

l'odeur des villes

100 témoignages
sélectionnés par
Marc Crunelle

Les odeurs d'une ville sont des impressions parfois fortes ou parfois ténues, quelques fois prenantes et à d'autres moments fugitives mais néanmoins si peu mentionnées ou relatées dans la littérature. Pourtant, chacun l'a vécu, les odeurs déterminent des lieux et qualifient des espaces.

Tout en étant données premières dans l'appréhension d'une ville, on ne les cite que très rarement.

Afin de combler cette lacune et donner une idée de ce que devait être l'image olfactive de certaines villes du passé, j'ai rassemblé en ce recueil, ces descriptions, des citations littéraires et orales d'odeurs urbaines en Europe, formant ce qu'un néologisme anglais appelle des "Smellscapes".

Les textes présentés ci-après ont été classés en 3 catégories:

- les impressions générales d'une ville.
- les odeurs de certaines rues, places et quartiers.
- celles de lieux publics et de quelques intérieurs.

Odeurs "bonnes" ou "mauvaises", toutes époques confondues; descriptions directes ou de mémoire ("*je me souviens*" ...), évocations, relations épistolaires, extraits de presse ou de journal de voyage.

Subjectivité donc et individualité reconnue.

Il ne s'agit pas ici d'une analyse scientifique, mais de matériau brut de découverte, sans classement par genre, par thème ou autre. Les textes sont néanmoins assemblés chronologiquement, ce qui fait qu'on ne sait ce que la description suivante fera revivre: c'est à chaque fois une surprise, en fait tel que cela se passe dans la vie: la découverte d'une odeur se fait en effet toujours par surprise, c'est à notre insu qu'une senteur émerge d'un fond et que notre jugement à son sujet se fait quasi instantanément ("*j'aime, j'aime pas*").

Aussi, ceci n'est pas un inventaire, mais une collecte informelle et "pointilliste" de citations de personnes interrogées ou de descriptions d'écrivains,... mais jamais d'œuvres romanesques.

Au départ, je m'étais donné l'ambition de rassembler arbitrairement une centaine de citations.

Celles-ci mises bout à bout, avec pour seul classement l'ordre chronologique de leur observation, prennent à la lecture, une forme étonnante qui tient à la fois d'une poétique de la sensation et d'un long collage surréaliste.

En effet, dans cette suite d'énumérations serrées, nous sommes à la fois le plus directement en contact avec le monde des odeurs et dans leur juxtaposition sans autre ordre que des dates, nous ne sommes pas loin de la forme de l'écriture automatique !

Ce qui au départ se voulait une compilation simple, telle une succession de fiches un peu neutres, est devenu, sans que je le veuille, une étonnante boîte à surprises.

Marc Crunelle
(2002-2007)

O

Guy de Maupassant

Toutes les odeurs errantes, celles des rues, des champs, des maisons, des meubles, les douces et les mauvaises, les odeurs chaudes des soirs d'été, les odeurs froides des soirs d'hiver, ranimaient de lointaines réminiscences, comme si les senteurs gardaient en elles les choses mortes embaumées. (0)

1 impressions générales de villes

Genève – 1538

Ce n'est pas présentement notre entreprise de raconter toutes les singularités en quoi cette ville est participante avec les autres villes; mais celle-ci qu'elle a particulièrement, n'est point à oublier: c'est qu'il n'y a aucune des portes qui rende le moins qu'on puisse dire de mauvaise odeur, bien que toutes soient quasi continuellement hantées (= fréquentées), tant d'aller que de venir, de gens, de chevaux, de charrettes. Tout incontinent à la sortie de chacune d'icelles il se montre un beau pays plat et découvert, qui n'est aucunement infecté de boue ou d'autre ordure. (**Antoine Saunier**) (1)

Paris - vers 1580

Le principal soing que j'aye à me loger, c'est fuir l'air puant et poissant. Ces belles villes, Venise et Paris, altèrent la faveur que je leur porte, par l'aigre senteur, l'une de son marets, l'autre de sa boue. (**Michel de Montaigne**) (2)

Paris - 1596

Il circule dans toutes les rues de la ville un ruisseau d'eau fétide où se déversent les eaux sales de chaque maison et qui empeste l'air: aussi est-on obligé de porter à la main des fleurs de quelque parfum pour chasser cette odeur. (**Monsieur d'Ierni**) (3)

Montpellier – 1656

Dans la grande rue des Parfumeurs, par où l'on entre d'abord, l'on croit être dans la boutique de Martial [célèbre parfumeur parisien], et cependant:

Bien que de cette belle ville
Viennent les meilleures senteurs
Son terroir en muscats fertiles
Ne lui produit jamais de fleurs

Cette rue si parfumée conduit dans une grande place où sont les meilleures hôtelleries. (**Claude-Emmanuel Chapelle et François de Bachaumont**) (4)

Hyères - 1740

Nous apprîmes à Hyères, car on s'instruit en voyageant, l'effet que produisent dans l'air les caresses du dieu des Zéphirs et de la déesse des Jardins. Vous savez, Madame, qu'en approchant du pays des orangers, on respire de loin le parfum que répand la fleur de ces arbres. Un cartésien attribuerait peut-être cette vapeur odoriférante au ressort de l'air; un newtonien ne manquerait pas d'en faire honneur à l'attraction. Ce n'est rien de tout cela.

Quand par la fraîcheur du matin
La jeune Flore réveillée
Reçoit Zéphire sur son sein,
Sous les branches et la feuillée
De l'oranger et du jasmin,
Mille roses s'épanouissent;
Les gazons plus frais reverdissent,
Tout se ranime, et chaque fleur,
Par ces tendres amants foulée,
De sa tige renouvelée,
Exhale une plus douce odeur.
Autour d'eux voltigent avec grâce
Un essaim de zéphirs légers;
Mais ce qui plus nous étonna,
C'est qu'on y voit les étrivières

Dont il châtie les rivières
Quand Garonne se révolta:
Fait que l'on ne connaissait guère
Lorsque Chapelle l'attesta.

[...] Le jour suivant nous fûmes nous rassasier du coup d'oeil ravissant des côtes d'Hyères. Il n'est point de climat plus riant, ni de terroir plus fécond. Ce ne sont partout que des citronniers et des orangers en pleine terre.

Le grand enclos des Hespérides
Présentait moins de pommes d'or
Aux regards des larrons avides
De leur éblouissant trésor.
L'Amour les suit et s'embarrasse
Dans les feuilles des orangers.
Zéphire, d'une âme enflammée,
Couvre son amante pâmée
De ses baisers audacieux,
Leur couche en est plus parfumée;
Et dans cet instant précieux,
Toute la plaine est embaumée
De leurs transports délicieux.

Le lever de l'aurore et le coucher du soleil sont ordinairement accompagnés de ces douces exhalaisons. Les jardins d'Hyères ne sont pas moins utiles qu'agréables. Il y en a un, entre autres, qu'on dit valoir communément en fleurs et en fruits jusqu'à vingt mille livres de rente, pourvu que les brouillards ne s'en mêlent pas. (Jean-Jacques Lefranc de Pompignan) (5)

Versailles - 1764

Le parc, les jardins, le château même font soulever le coeur par les mauvaises odeurs. Les passages de communication, les cours, les bâtiments en ailes, les corridors sont remplis d'urine et de matières fécales; au pied même de l'aile des ministres, un charcutier saigne et grille ses porcs tous les matins; l'avenue de

Saint-Cloud est couverte d'eau croupissante et de chats morts. (**La Morandière**) (6)

Versailles - diverses époques

On admet volontiers que nos aïeux, dans leurs maisons, palais et châteaux, n'avaient aucune de ces commodités dont aujourd'hui on ne saurait se passer (dans les villes du Nord au moins); et, de ce qu'à Versailles les seigneurs de la cour de Louis XIV se trouvaient dans le nécessité de se mettre à leur aise dans les corridors faute de cabinets. [...] Cette négligence à satisfaire aux nécessités de notre nature physique était poussée très loin dans le temps où l'on songeait surtout à faire de l'architecture *noble*. Non seulement le château de Versailles, où résidait la cour pendant le XVIII^e siècle ne renfermait qu'un nombre tellement restreint de privés, que tous les personnages de la cour devaient avoir des chaises percées dans leurs garde-robes; mais des palais beaucoup moins vastes n'en possédaient point. Il n'y a pas fort longtemps que tous les appartements des Tuileries étaient dépourvus de cabinets, si bien qu'il fallait chaque matin faire faire une vidange générale par un personnel *ad hoc*. Nous nous souvenons de l'odeur qui était répandue, du temps de Louis XVIII, dans les corridors de Saint-Cloud, car les traditions de Versailles s'y étaient conservées scrupuleusement. Ce fait, relatif à Versailles, n'est point exagéré. Un jour que nous visitions, étant très jeune, ce palais avec une respectable dame de la cour de Louis XV, passant dans un couloir empesté, elle ne put retenir cette exclamation de regret: "*Cette odeur me rappelle un bien beau temps!*".

(**Viollet-le-Duc**) (7)

Grasse – 1780

La ville est entourée, au midi, de prairies, et surtout de jardins ornés de toutes sortes de fleurs que les eaux jaillissantes de la montagne animent et vivifient. Les orangers, les citronniers et les cédrats mêlés au jasmin d'Espagne, répandent, quand ils sont en fleurs, un parfum délicieux. [...] Malgré la beauté du climat et la pureté de l'air, la ville de Grasse n'est pas jolie. Les rues y sont étroites et irrégulières, sans ornements, et toujours couvertes de fumier, comme le sont celles de beaucoup de villes et de tous les villages de Provence. Cependant, elle est assez commerçante. On y fabrique des cuirs tannés avec de la poudre de lentisque qui les rend verts et de meilleur usage que le cuir rouge. [...] La soie fournit une seconde branche de commerce. La troisième est celle des fabriques de cire, de pom-mades, d'essences, de savonnets et de parfums connus dans tout le royaume. (**Abbé Jean-Pierre Papon**) (8)

Nice – 1780

Après avoir passé le Var, on entre dans le terroir de Nice, borné au midi par la mer et au nord par les hautes montagnes des Alpes, qui le mettent à l'abri du froid aquilon, et sur lesquelles la nature déploie un caractère si fier et si imposant. En hiver, lorsque l'aride sommet de ces montagnes est caché sous des tas énormes de neige, c'est un spectacle bien frappant de voir à leur pied la nature se couronner de fleurs et même de fruits, sur cette verdure éternelle dont les jardins sont émaillés. C'est au mois d'avril surtout qu'elle paraît dans toute sa beauté ; la vigne et l'oranger exhalent une odeur qui, se mêlant à celle de l'œillet, de la rose et du jasmin, parfume l'air d'alentour. (**Abbé Jean-Pierre Papon**) (9)

Lisbonne – juillet 1787

La chaleur et l'odeur de vase règnent dans Lisbonne. (**William Beckford**) (10). [Selon Roger Kann, Il est incommodé par l'odeur de vase dégagée par le Tage et par la puanteur des monceaux d'immondices dans les rues].

Clermont-Ferrand - 1787

Quelle est ma surprise, quand entrant à Clermont, je ne vois plus que des rues étroites et tortueuses, un pavé détestable, enfin une ville antique, mal bâtie et plus mal tenue encore ... [malgré la pente], par défaut de police, les rues sont presque continuellement si sales et si boueuses que, pendant les deux tiers de l'année, tous les habitants, jusqu'aux gens que jadis on plaçait dans la première classe, portent des sabots par-dessus leurs souliers. Dans les quartiers moins fréquentés, ce sont des amas de fumiers, des immondices de boucheries, des ordures de toute espèce; enfin des vidanges plus dégoûtantes encore, parce que là un grand nombre de maisons n'a point de latrines. (**Legrand d'Aussi**) (11)

Clermont-Ferrand - 1789

Clermont est au milieu d'un curieux pays, entièrement volcanique; il est construit et pavé avec de la lave; la plus grande partie de la ville forme l'un des endroits les plus mal bâtis, les plus sales et les plus puants que j'aie vus. Il y a beaucoup de rues qui, pour la noirceur, la saleté et les mauvaises odeurs, ne peuvent être comparées qu'à d'étroits canaux, percés dans un sombre fumier. L'accumulation des odeurs nauséabondes, dont l'air est imprégné, quand la brise vivifiante des montagnes ne ventile pas ces ruelles rem-

plies d'excréments, me fait envier les nerfs de ces braves gens, qui, autant que je puis savoir, semblent heureux. (**Arthur Young**) (12)

L'Isle-sur-la-Sorgue (arr. d'Avignon) - 1789

L'Isle est très agréablement situé. Avant d'entrer dans la ville, j'ai trouvé de belles plantations d'ormes, avec de chaque côté, de délicieux ruisseaux, murmurant sur les cailloux; des gens bien habillés jouissaient de la douceur du soir un endroit que j'imaginai n'être qu'un village de montagne. C'était pour moi un tableau féérique. Et maintenant, pensais-je, combien il est détestable de quitter ce beau bois et cette eau pour entrer dans une ville laide, misérable, entourée d'étroites murailles, chaude et puante; l'un des contrastes qui offusquent le plus mes sentiments. (**Arthur Young**) (13)

Grasse – 20 mai 1838

Rues étroites comme dans les villes du littoral de Gênes. La culture ferait croire à chaque moment qu'on est à Sestri ou à Nervi. Mais absence totale d'architecture et de cafés et mauvaise odeur dans les rues, où l'on fait toujours un peu de fumier suivant l'exécrable usage que j'ai déjà trouvé à Aubagne et au Luc. [...] Réellement, je suis poursuivi jusque dans ma chambre par une certaine odeur de résine qui me fait mal à la tête et qui pourrait bien être l'odeur de la parfumerie de Grasse. (**Stendhal**) (14)

Lausanne - 1839

Il était cinq heures après-midi. Je montais lentement

vers la cathédrale par les rues étroites de la ville. L'heure du dîner approchait pour les bourgeois qui se hâtaient de rentrer chez eux. Je voyais par les lucarnes des rez-de-chaussée flamber les âtres des cuisines, et les ménagères et les servantes s'empresser autour des chaudières et des tourne-broches. La fumée débordait par plus d'une fenêtre, et l'odeur des lèche-frites remplissait les rues. (**Victor Hugo**) (15)

Paris - 1845

Il n'est personne à Paris qui ne soit tous les jours frappé, dans les spectacles, les promenades et les établissements publics, dans les boutiques et magasins, de l'odeur infecte des gaz d'éclairage. (Rapport du Conseil de salubrité et d'hygiène publique) (16)

Bruxelles - 1864

On dit que chaque ville, chaque pays a son odeur. Paris, dit-on, sent ou sentait le chou aigre. Le Cap sent le mouton. [...] La Russie sent le cuir. Lyon sent le charbon. L'Orient, en général sent le musc et la charogne. Bruxelles sent le savon noir. Les chambres d'hôtel sentent le savon noir - avec lequel elles ont été lavées. Les lits sentent le savon noir - ce qui engendre l'insomnie pendant les premiers jours. Les serviettes sentent le savon noir. Les trottoirs sentent le savon noir. (**Charles Baudelaire**) (17)

Lyon - XIX^e siècle

L'industrie parsème la ville entière d'une multitude d'établissements qui se livrent, sans aucune précaution, à leurs activités, au coeur même des habitations, qu'elles rendent, à nos yeux, difficilement habitables par leurs fumées, leurs odeurs et leurs résidus. Parmi eux, les établissements qui travaillent les matières

animales semblent les plus nombreux et les plus souvent énoncés. On aurait quelques difficultés à recenser le nombre de tueries, d'abattoirs particuliers qui parsèment les cours des immeubles et les arrière-boutiques des tripiers, bouchers, charcutiers et autres professions de la viande. La plupart du temps, les animaux pénètrent dans la cour par l'allée qui conduit aussi les habitants de l'immeuble à leur logement. Ils sont ensuite égorgés et dépecés à même la cour, le sang et les viscères étant évacués à ciel ouvert par les caniveaux ou déposés à même la rue. Les odeurs, les cris, la contamination des eaux, la présence des insectes, celle des chiens, toutes les causes d'insalubrité se retrouvent dans ce genre d'établissement.

Dans le sillage des tueries, et parfois même dans les mêmes locaux, on trouve aussi dispersés les dépôts d'os, de cuirs verts et de peaux fraîches dont les odeurs affreuses ou insupportables obligent les voisins à fuir leur domicile ou à vivre barricadés, sans forcément pouvoir se protéger des émanations nocives. Les fonderies de suif ne sont pas moins redoutables avec leurs odeurs insalubres et désagréables. Leurs exhalaisons qui menacent la santé des habitants corrompent la végétation et infectent des denrées alimentaires détenues dans les greniers alentours, sans compter le rejet des eaux fétides dans des excavations temporairement sans drainage. Avec à peu près les mêmes effets, les fabriques de colle ou de gélatine qui utilisent les ossements des animaux.

Parmi les établissements les plus fréquents, les fours à chaux sont les plus contestés. Une partie des campagnards, pourtant contents de trouver des amendements à bon marché, leur voue une haine sévère, car ils les accusent de gâter leurs récoltes et, en particulier, de dénaturer le vin. Nocive ou non, la fumée des fours à chaux est, de toute évidence, massive et sus-

cite l'ire des premiers villégiateurs des environs de Lyon. Chassés des campagnes et des premières banlieues résidentielles, les fours à chaux sont encore présents dans les villes. On en trouve un, en 1818, rue Vaubecour, à deux pas de la Place Bellecour, mais il en existe encore à Vaise en 1857 et à la Guillotière en 1882, au grand dam des promeneurs et des habitants. Les premières industries chimiques sont, sans doute, encore plus nocives que les établissements précédents. La fabrication de l'orseille (colorant rouge vif) est l'une des plus nauséabonde, puisqu'il faut laisser fermenter la matière première (un lichen) dans l'urine humaine. Outre les odeurs plus que désagréables; les vapeurs irritent la gorge, titillent le larynx et provoquent la toux. Mais la fabrication de l'eau de Javelle (comme on l'écrit à l'époque), celle de l'acide muriatique, du vitriol, de l'amidon, répandent des émanations suffoquantes, qui mettent le voisinage à deux doigts de l'asphyxie, font périr la végétation et altèrent les fabrications de l'industrie textile. Au fur et à mesure que s'affirme la vocation chimique de la ville, on voit se multiplier les fabriques de sulfure de carbone, de soude, d'acide sulfurique, toutes aussi nocives. La métallurgie est aussi grande pourvoyeuse de nuisances. Outre le bruit qu'elles répandent fréquemment, les fonderies au creuset, les ateliers de dérochage, les fabriques de bijoux factices utilisent à profusion des acides qui répandent odeurs et maux de tête. On ne saurait conclure ce bref panorama olfactif, sans faire référence aux dépôts de boues et immondices et aux industries qui en font usage. Dans les années 1880, il existe à la Vitriolerie (rive gauche du Rhône, à la hauteur du confluent) au moins trois dépôts de matières fécales dont les émanations se répandent jusqu'aux coteaux de la Mulatière et de sainte Foy, peuplés de résidences estivales, dont les propriétaires protestent vigoureusement. [...]

Certes, toute cette littérature est unilatérale, suspecte, et ne recense que les établissements insalubres, au risque de pousser au noir le tableau et d'exagérer l'ambiance enfumée et infecte de la ville. Il n'empêche que la plupart des industries se signalent d'abord par les odeurs et les fumées qu'elles répandent. Ainsi, l'apparente insensibilité au bruit et la forte polarisation sur les odeurs ne pourraient que refléter l'état réel de l'industrie et non une insensibilité particulière. (**Olivier Balay & Olivier Faure**) (18)

Amsterdam – 1876

Un lacet de rues étroites et de canaux m'a conduit à la Doelen Straat. Le jour finit. La soirée est douce, grise, voilée. De fins brouillards d'été baignent l'extrémité des canaux. Ici, plus encore qu'à Rotterdam, l'air est imprégné de cette bonne odeur de Hollande, qui vous dit où vous êtes et vous fait connaître les tourbières par une sensation subite et originale. (...) Ainsi noyée dans ses buées odorantes, vue à pareille heure, traversée par son centre, peu boueuse, mais humectée par la nuit qui tombe, avec ses ouvriers dans les rues, sa multitude d'enfants sur les perrons, ses boutiquiers devant leurs portes, ses petites maisons criblées de fenêtres, ses bateaux marchands, son port au loin, son luxe tout à fait à l'écart dans les quartiers neufs – Amsterdam est bien ce qu'on imagine quand on ne rêve pas d'une Venise septentrionale. (**Eugène Fromentin**) (19)

Monreale - Sicile vers 1880

Le petit cloître de l'église San Giovanni degli Eremiti, une des plus anciennes églises normandes de caractère oriental, bien que moins remarquable de celui de Monreale, est encore bien supérieur à tout ce que je

connais de comparable.

En sortant du couvent, on pénètre dans le jardin, d'où l'on domine toute la vallée pleine d'orangers en fleurs. Un souffle continu monte de la forêt embaumée, un souffle qui grise l'esprit et trouble les sens. [...] Cette senteur vous enveloppant soudain, mêlant cette délicate sensation des parfums à la joie artiste de l'esprit, vous jette pendant quelques secondes dans un bien-être de pensée et de corps qui est presque du bonheur. (**Guy de Maupassant**) (20)

Paris - fin XIX^e - début XX^e siècle

La persistance des "odeurs de Paris" prouve toutefois la lenteur de l'évolution des pratiques édilitaires. Jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale, et bien que le tout-à-l'égout ait été voté en 1889 et l'aqueduc d'Achères achevé en 1895, la capitale demeure puante en été. [...] De sporadiques campagnes tentent, à l'image de celles que suscite la police des mœurs, de soulever l'opinion contre l'incapacité des édiles. Durant l'été 1911, la crise éclate. L'odeur suffoque le promeneur, surtout le soir; au dire des experts, il s'agit d'une puanteur "de cirage, de matière organique chauffée". Cette fois, grâce à Verneuil, le coupable se découvre: il s'agit des usines de superphosphates installées dans la banlieue nord. La ceinture laborieuse impose sa puanteur coupable comme naguère l'abominable Montfaucon. L'industrie s'est substituée à l'excrément dans la hiérarchie nauséuse. (**Alain Corbin**) (21)

Francfort - Palmengarten - 1906

il y a là [dans les jardins d'hiver du duc de Nassau] un Palmengarten comme il n'en n'existe nulle part, ou du

moins comme je n'en ai jamais vu. Des palmiers, des caoutchoucs, des poivriers, des bananiers, des camphriers, des cocotiers merveilleux, tous les arbres exotiques, les fleurs les belles des pays chauds : magnolias, azalées, rhododendrons, camélias, orchidées, et des roses, et des muguet, y sont réunis sous des coupoles de verre; on marche entre des haies de verdure parfumées qui sont des allées de paradis pour qui aime les fleurs et les feuilles vivantes. Des ruisselets courent entre les bandes de gazon, il y fait doux l'hiver, on y est au frais l'été. (**Jules Huret**) (22)

Liège - vers 1920

Liège, à cette époque-là, comptait encore un assez grand nombre de ruelles très étroites, aux maisons moyenâgeuses, et le ruisseau des eaux usées, comme on dit à présent, coulait librement au milieu des pavés. L'odeur de ces rues-là était caractéristique et rien que d'y penser elle me revient aux narines. (**Georges Simeon**) (23)

Londres - vers 1920

Pourquoi ne pas revoir Londres après des années et avec des regards neufs les musées, le pays et la ville? [...] Je redescendis après trente ans à la gare de Victoria, et je m'étonnai seulement à mon arrivée de ne pas rouler en cab jusqu'à mon hôtel, mais en auto. Le brouillard, le gris tendre et frais, était semblable à celui de jadis. Je n'avais pas encore jeté un coup d'oeil sur la rue, mais mon odorat avait déjà reconnu, après trente ans, cet air singulièrement âpre, dense, humide et qui vous enveloppe de près. (**Stefan Zweig**) (24)

Pornichet (Loire-Atlantique) – vers 1920

Dès que je débarquais à la gare, l'odorat pour moi s'éveillait là comme nulle part, s'aiguillait en passant et en repassant sans cesse au gré des avenues la ligne de crête qui partageait la petite ville en deux versants d'épaisses senteurs : d'un côté le varech mouillé, de l'autre la résine chaude, - et l'une et l'autre me dilatent encore la narine comme ne le fait aucune odeur.
(**Julien Gracq**) (25)

Lille – vers 1924

Lille me frappa par sa grisaille, son humidité à goût de métal, sa mauvaise odeur de charbon et d'essence. Il m'était difficile d'admettre, moi qui avais connu la Crimée du Sud et ses jardins, qu'ici tous les arbres de la ville, en dépit de pluies incessantes, fussent couverts d'une épaisse couche de suie. (**Constantin Weriguine**) (26)

Sienna – vers 1928

Cette ville entre les villes, Sienna est de toutes, en effet, celle que la nature pénètre le plus. La campagne l'envahit de tous côtés : les vallons finissent en ruelles jusqu'au cœur de la ville : les arbres et les buissons, les oliviers, les cyprès, la vigne et les yeuses ne s'arrêtent qu'au seuil même des portes. Comme de dix lieues à la ronde, dans le val d'Orcia, ou la Crête, ou la Montagnette, on découvre la Tour de la République et le clocher du Dôme, on aperçoit avec bonheur, de cent et cent fenêtres, loges ou terrasses de maisons, les oliveraies et les vergers, les vignes, les figuiers et les branches vertes. Il est des matins où la brise porte à la ville l'odeur du buis ; il y a des midis où Sienna sent la pêche. (**André Suarès**) (27)

Classe d'école – vers 1930

La classe avait une odeur qui se composait de craie, de transpiration, de vêtements entassés. (**Pierre Sansot**) (28)

Paris – rue de Belleville – vers 1930

Le long de la rue, les épiceries et les magasins de légumes ne sont plus éclairés que par des lampes d'intérieur. Les commis rentrent les étalages. Les barriques d'anchois salés, avec l'alignement rayonnant de leurs petits poissons métalliques, les grappes de stockedfish, les sacs de riz, de sucre, de fèves, les caisses de pâtes alimentaires. Au bord du trottoir dorment quelques voitures dévastées de marchandes des quatre-saisons engluées d'épluchures pendantes, de queues de poireaux, de feuilles de choux, de salades. La rue sent la saumure et le jardin potager, et quelquefois l'épice - un parfum aigu et qui bouleverse tout l'équilibre d'un homme - et quelquefois le drap, le cuir ou le fer-blanc. Il n'y a toujours dans la rue que cette leur rouge qui sort des boutiques et, de loin en loin les becs de gaz. Devant certains magasins déjà fermés on passe dans une zone d'ombre. Il y a presque toujours à ces endroits-là quelqu'un assis sur le trottoir, avec un journal sous les fesses. (**Jean Giono**) (29)

Grasse - milieu XXè

Encore jusqu'après la guerre, les rues de Grasse étaient très odorantes. Les industries de la parfumerie installées dans le coeur de la ville utilisant beaucoup d'eau dans leurs traitements, déversaient celle-ci dans les rues. On pouvait ainsi sentir différentes senteurs qui se dégageaient des rigoles longeant les maisons où coulaient les eaux de rinçages chargées d'odeurs d'oranger, de ciste ou de mousse de chêne, etc... (**Thérèse Roudnitska**) (30)

Londres - 1947

Il existe une odeur de Londres, subtil parfum complexe et combiné de brouillard, d'asphalte chaud, de cuir de Russie, de pale ale, de pickles, de tabac anglais (mélangé de miel et d'opium), d'étoffe de tweed. (**André Siegfried**) (31)

Prague - environ 1950

Ce qui me reste de Prague, c'est cette odeur de concombres trempés dans le vinaigre, qu'on vend à tous les coins de rues pour manger sur le pouce, et dont le parfum aigre et piquant réveillait mon angoisse. (**Albert Camus**) (32)

Vérone – 1951

Vérone sent le melon fait. (**Jean Giono**) (33)

Venise – 1951

Il [le garçon de café] vient de Modène. Il habita Venise depuis vingt ans. [...] Il est Vénitien de cœur. Rien n'est plus beau, dit-il, que d'aller à son aise, un soir d'automne, du théâtre Malibran à San-Marco. La pluie à Venise est un délice. Seuls les étrangers croient au soleil. La pluie réveille l'odeur des maisons. [...]

Quand nous avons la pluie des îles grecques, la ville prend son odeur. Dans les chambres, il y a cent ans, on entreposait encore du poivre et de la cannelle. [...]

Les femmes mettent des clous de girofle dans les coffres à linge. [...] Du Palazzo Pisani qui est face de l'Académia, jusqu'à la Merceraï, en passant par le théâtre de la Fenice, on peut aller à couvert d'une mai-

son dans l'autre par des portes secrètes. On brûlait du papier d'Arménie tout le long de ces couloirs. [...] La pluie de novembre qui vient de Céphalonie fait sortir l'odeur des murailles. Rien ne donne plus de l'idée qu'une odeur. (Jean Giono) (34)

Belgrade – 1953

De la haute ville aux quais de Save, le chemin passe par un flanc de colline couvert de maisons de bois, de palissades vermoulues, de sorbiers, de touffes de lilas. Un coin agreste, doux, peuplé de chèvres à l'attache, de dindons, d'enfants en tablier qui font de silencieuses marelles ou tracent sur le pavé, d'un charbon qui marque mal, des graffitis tremblés, plein d'expérience, comme dessinés par des vieillards. J'y suis souvent venu traîner au coucher du soleil, la tête à rien, le cœur en fête, poussant du pied des trognons de maïs, respirant l'odeur de la ville comme s'il fallait mourir demain. [...]

Sur le quai [de la Save], deux hommes nettoyaient d'énormes tonnes qui empestaient le soufre et la lie. L'odeur du melon n'est bien sûr pas la seule qu'on respire à Belgrade. Il y en a d'autres, aussi préoccupantes ; odeurs d'huile lourde et de savon noir, odeurs de choux, odeurs de merde. C'était inévitable ; la ville était comme une blessure qui doit couler et puer pour guérir, et son sang robuste paraissait de taille à cicatriser n'importe quoi. Ce qu'elle pouvait déjà donner comptait plus que ce qui lui manquait encore. (Nicolas Bouvier) (35)

Bruges - vers 1960

Ici, à Bruges, j'ai pensé à toi Prague. Le long des canaux putrides et somnolents, sur les pelouses où se

pressent des groupes de cygnes blancs avec un B sur le bec, devant le Markt qui évoque la défunte splendeur des Flandres, face aux maisons-Dieu, rue de l'Ane aveugle, quai du Miroir, dans les boutiques où s'entassent candélabres, broderies et bagatelles en cuivre, j'ai pensé à toi, Prague, à tes splendeurs de pierre et à tes coffres emplis de débris rouillés, à tes concombres au vinaigre dont l'âcre senteur provoque l'angoisse. La pourriture des eaux fétides de Bruges a une étroite parenté avec la moisissure de certaines de tes ruelles dans la petite île de Kampa. (**Angelo Maria Ripellino**) (36)

Bruges – vers 1960

De mauvaises odeurs peuvent nous rappeler de bons souvenirs sans pour cela qu'on veuille nécessairement les retrouver.

Bruges avant le nettoyage des canaux sentait très mauvais en été. Certaines régions autour de Gand sentaient très mauvais - l'usine Fabelta - bien que cela puisse évoquer un très bon contexte. Ce sont des situations très valorisées affectivement et que l'on remémore, c'est évocateur de contextes, mais moins précis que la vue. (**Geneviève Declève**) (37)

Paris – vers 1965

C'est un peu avant l'aube, en décembre et par temps couvert, que l'odeur de Paris se révèle tout à fait ; âcre, sulfureuse, elle oblige à ne respirer qu'à petits coups et fait tousser. Nuée fétide, refusée par le ciel et qui s'étale horizontalement sur la ville et la baigne, amalgame condensé des fumées des calorifères et des exhalaisons méphitiques aux relents d'œufs pourri des usines de banlieue, rabattues sur les maisons,

auquel s'unissent le rance rappel des nourritures avariées et les fades remugles qui montent des égouts, des caves et des cimetières. (**Jacques Brosse**) (38)

Ajaccio – vers 1967

L'odeur du maquis vient au devant de vous au large du port d'Ajaccio et ne vous quitte plus : en rouvrant au retour ma valise, je la retrouve sur mes vêtements enfermés. C'est une odeur sèche, chaude, résineuse, mais sur cette exhalaison de pinède surchauffée s'exhalent des essences plus délicates : tantôt sucrées et presque mielleuses, à la manière du sureau ou du seringia, tantôt épicées et presque sacramentelles, comme s'il y brûlait par moments un grain d'encens : l'impression de sécheresse pince les narines, en même temps qu'elle les réjouit, comme si tout ce qu'on respire venait d'être vaporisé sur une pelle rougie au feu : ce sont déjà les parfums de l'Arabie Pétrée, non les molles odeurs défaites qui coulent de nos forêts de brouillard. Au près de l'odeur des forêts landaises que pourtant j'aimais déjà, c'est comme si on libérait les éthers subtils d'un grand bourgogne après avoir débouché une bouteille d'aramon. (**Julien Gracq**) (39)

Sète – vers 1970

La gare de Sète, c'est le meilleur point d'arrivée dans ce bas-Languedoc. [...] . Tout de suite, vous sentirez l'odeur du sel, de la rouille, de l'eau et, si le sable avait une odeur, ce serait celle-là, l'odeur de Sète. (**Pierre Sansot**) (40)

Rome – 1975

Des débris d'antiques, des jardins odorants, des parcs où se pressent par buissons entiers lauriers roses et blancs, un moutonnement de coupoles et de frontons, des quartiers récents, découpés nets; les rumeurs

d'une ville participant de la fièvre moderne, composent à Rome un espace orchestral où chaque aspect fait geste et prend valeur de signe. (Edmond Radar) (41)

Venise – 1978

L'arrivée par avion. Dès qu'on a mis le pied sur le tarmac, le corps est baigné par cet air tiède et humide dont les composés de musc, de vase et d'anis soufflent au visiteur le nom du lieu où il est arrivé. La griffe **VENEZIA** s'inscrit en lettres bleues sur les murs de l'aéroport, comme sur un vieux flacon décoré au plomb.

Un parfum est promesse et déception. La narine retourne indéfiniment au calice, à l'aisselle, à la bouffée du vent, humant une question à laquelle l'esprit ne sait répondre. C'est dans l'espoir d'en déchiffrer l'énigme qu'on revient à Venise. Que dit un parfum? Il répète, il insiste, il trame, il susurre, il s'évapore, il revient, il est remugle autant qu'exhalaison, il refuse à se laisser saisir, il est accomplissement et dérobad.

[...] Comme je comprends ces Vénitiens qui, ayant la chance d'avoir un jardin, protègent soigneusement le secret qu'il contient en l'enserrant derrière de hautes murailles. Gardées par les statues de Pomone et de Mercure, elles ne sont franchies, le soir venu, que par les chats, amoureux des odeurs. La nuit, quand je longe ces murs de brique, gonflés par endroits sous la poussée des buissons qu'ils enclosent, j'aspire à n'en plus finir le parfum de jasmin et de tubéreuse qui en sourd. Tant de suavité, à défaut d'un vrai paradis, prépare à un sommeil serein.

Tous ces fumets de poisson frit qui flottent dans les *cali* sur le coup de midi. Odeurs grasses des daurades *alla griglia*, saveur acide des seiches *ai ferri*, fumet des moules à la vapeur, parfum aillé des queues de lotte, bouquet piquant et frais des mollusques: on s'imagine

ainsi le paradis d'Allah des félidés. Baignés dans ces odeurs, les chats de Venise s'endorment gavés. (**Jean Clair**) (42)

Venise – vers 1990

Il n'y a que Venise, peut-être, pour exhaler à des kilomètres à la ronde cette vapeur d'eau saumâtre si particulière. (**Nathalie Poiret**) (43)

Pienza - Toscane - vers 1995

Dès que l'on rentre, tout le village sent le Pecorino: c'est un fromage comme le parmesan. (**S. J.**) (44)

Brest – vers 1995

L'odeur du soja, quand souffle le surcroît sur Brest, les effluves caractéristiques du lisier, très fréquent dans le Finistère et en Bretagne, sont perçus, inévitablement, par quiconque réside ou passe quelques jours dans la ville et sa région . [...]

Les odeurs de la ville : ce sont celles, d'abord, inhérente au site. Brest est une ville de bord de rade et vers le fond, au débouché de l'Elorn, on signale, selon la marée, des relents de vase. C'est aussi le cas sur les bords de la Penfeld, à cause de la marée, mais aussi par la présence d'eaux plus stagnantes. [...]

Il reste l'usine de trituration du soja (Soja-France du Groupe Cargill) et c'est aujourd'hui la principale source d'odeurs sur la ville. Le soja, provenant essentiellement des Etats-Unis, d'Argentine et du Brésil, est déchargé et transféré directement du bateau dans des silos. Lors de cette opération, des graines, s'échappent constituant la " freinte " (terme de la marine marchande désignant les pertes au moment du

déchargement de marchandise). Les graines perdues et dispersées autour de l'usine s'imprègnent d'humidité, fermentent et dégagent une odeur caractéristique plus ou moins tenace. L'odeur peut provenir aussi du séchage des graines avant traitement. Le taux d'humidité ne peut être supérieur à 12%. La vapeur d'eau dégagée est imprégnée du "parfum" du soja. Les vents du Sud ou du Sud-Ouest selon leur force la répandent sur une partie de la ville. Les quartiers jouxtant le port la subissent le plus souvent et de façon intense et les riverains s'en plaignent fortement. En s'éloignant vers le centre-ville et jusque vers les quartiers plus au Nord ou Nord-Est (Lambézellec, Kergaradec), on sent épisodiquement "le soja", sans que cela apparaisse comme une gêne. De temps en temps et en petites quantités, le port de Brest importe du manioc lequel génère des relents très forts, plus désagréables que le soja. On le signale moins et c'est un fait acquis : quand souffle le surcroît, " *Ca sent le soja* ".

Ainsi, la ville porte-t-elle une "étiquette olfactive" : odeur locale certes, mais qui témoigne de l'intégration de Brest, dans un espace très vaste, mondial même depuis les Amériques jusqu'au Sud-est asiatique : c'est l'avant-pays d'un port qui reçoit et traite des produits destinés à l'alimentation animale. Au sortir de l'usine, la farine de soja est distribuée dans un arrière-pays restreint aux limites du Finistère. (Nicole Mainet-Delair) (45)

Maisons-Alfort - 1995

Depuis plus d'un siècle, l'odeur fétide de la fermentation marque l'espace et le rythme le temps des Maisonnais. L'usine Springer, qui fabrique de la levure, (15 ha d'usine en plein centre ville), produit des odeurs qui marquent de leur empreinte fluctuante et impal-

pable l'ensemble d'un territoire urbain. Quand on les interroge à propos de l'odeur, les gens ont souvent du mal à décrire autrement que par une réaction de rejet: "c'est extrêmement désagréable", "c'est à vomir", "c'est une horreur, épouvantable", "ça a un côté douceâtre, écoeurant". Les équarrissages de chevaux qui étaient encore pratiqués jusqu'à une date récente à l'Ecole Vétérinaire représentaient la deuxième nuisance olfactive dont souffraient les Maisonnais. (**Vincent Moriniaux**) (46)

La Rochelle – 1995

A La Rochelle, en l'occurrence, le Rochelais ne sent plus la mer, l'iode ou d'autres odeurs marines. Ce n'est que par grand vent, pluie, ou grandes marées que les effluves parviennent jusqu'à ses naseaux lésés, atrophiés qu'ils sont par trop de familiarité avec les embruns. [...]

L'arrivée à La Rochelle depuis Poitiers ou Paris par le train et l'esplanade de la gare ne mettent pas le voyageur en contact visuel avec la mer. Pourtant, il n'est pas rare d'entendre nombre de réflexions sur les odeurs océanes : "Ca sent la mer, l'iode, le poisson ". [...]

La Rochelle est une ville moyenne (déchets) et une modeste ville industrielle. Les quartiers de Port-Neuf et de La Pallice concentrent plusieurs grosses infrastructures. Deux posent de sérieux problèmes au voisinage de par leurs odeurs : la station d'épuration à Port-Neuf et l'usine Rhône-Poulenc à La Pallice. Les problèmes sont récurrents depuis des années et les odeurs rebutantes.

L'usine d'engrais Angibeau/Gratecap dans le quartier de Bongraine. C'est l'élément phare de cette géographie rochelaise des odeurs. A elles seules, les aires de stockage de cette usine d'engrais sont capables de

perturber les conditions de vie de nombreux habitants de la préfecture de la Charente-Maritime. L'usine est isolée entre d'anciens marais-salants et les voies de chemin de fer et les premiers quartiers d'habitation sont à 500 mètres. Pourtant, l'aire odoriférante de l'usine peut atteindre la quasi-totalité de la ville de La Rochelle quand le vent vient du Sud, Sud-Sud-Est. Les mauvaises odeurs sont fréquentes dans un rayon d'un kilomètre (8 à 10 fois par mois selon les saisons et les conditions météorologiques). Le centre ville est touché annuellement dans des proportions similaires (une dizaine de fois), mais l'odeur est si particulière qu'elle marque les esprits. On sent que ça sent. Le quartier de Tasdon, proche de l'usine, subit les désagréments les plus importants. (L. Marrou, Ph. Guerry, M. Jean-Bart, F. Lartigou) (47)

Virton (Belgique) - 1996

A Virton (Sud de la Belgique, après Arlon), nous savons que nous nous approchons du centre parce que l'odeur prononcée de choux, provenant de l'usine de pâte à papier voisine s'accroît. Dès qu'il pleut, toute la région sent le choux, je ne sais pour quelle raison c'est plus prononcé à ces moments-là. Ça sent plus fort dans les cuvettes. Il y a des gens que ça dérange, moi pas.

Les gens étaient contents de retrouver l'odeur quand l'usine a rouvert après 3 années de fermeture. (l'usine emploie environ 1500 personnes)

[Source principale des odeurs: juste après cuisson qui se fait avec une solution de soude caustique et de sulfure sodium, on vide les autoclaves produisant un dégagement d'H₂S, composés organiques sulfurés qui sont odoriférants à faible dose.] (Sophie Duquet) (48)

Lorsqu'on traverse cette région, on dirait que tout le

monde cuit de la choucroute. (**Chantal Cornil**) (49)

Nîmes - 1996

Quand on roule en voiture sur l'autoroute, pendant toute la route on a les vitres fermées, quand j'arrive à Nîmes au péage et que j'ouvre les vitres, là il y a une odeur de garrigue qui ressort et qui est vraiment typique ... à Nîmes et à sa région. ... Bon alors c'est surprenant parce que Nîmes c'est quand même ... la garrigue ne se trouve pas ... à côté du péage d'autoroute, mais cette odeur dégage ... ça dégage le midi, les cigales, la garrigue, (...) c'est surprenant quoi. Et je n'en aperçois dès que j'ouvre ma vitre au péage de Nîmes quoi. (...) là on reconnaît où on est, y'a pas de problème. (**Y**, cité dans Suzel) (50)

Oulu – (Finlande) - 1998

Durant tout mon séjour en mars, cela sentait le suret dans toute la ville. Les usines de pâte à papier répandaient cette odeur constamment présente. (**Marc Crunelle**) (51)

Lisbonne – vers 1999

Il y a aussi des voix, des odeurs à reconnaître – des odeurs, et quelles odeurs: sans aller plus loin, celle du poisson salé en tonneau dans les boutiques de la Rua do Arsenal; celle de la mer à certaines heures dans les docks du Tage; celle de l'été nocturne des parterres de Lapa; des dépôts d'articles de marine entre Santos et Cais do Sodré; et encore celle du poisson en train de griller sur les braseros à la porte des gargotes, dans les encoignures et les ruelles, depuis le Bairro Alto jusqu'à Carnide. (**José Cardoso Pires**) (52)

2 tel quartier, telle rue dans la ville

France - Moyen Age

Notons qu'aux jours de fête (passage d'un prince, d'une procession), les rues étaient ornées comme un intérieur riche: jonchées d'herbes et de fleurs sur le sol, tapisseries ou étoffes tendues sur les murs. Cette décoration prévaut encore dans nos villes de l'Ouest pour les processions de la Fête-Dieu. [...]

Durant les tournois, [...] On jonchait les rues de menthe, de jonc, de glaïeul. (**Geneviève D'Haucourt**) (53)

Paris - Louvre - vers 1670

... Aux environs du Louvre, en plusieurs endroits de la cour et sur les grands degrés, dans les allées d'en haut, derrière les portes et presque partout, on y voit mille ordures, on y sent mille puanteurs insupportables, causées par les nécessités naturelles que chacun y va faire tous les jours, tant ceux qui sont logés dans le Louvre que ceux qui y fréquentent ordinairement et qui le traverse ... Dans la ville, plusieurs endroits sont aussi infectés de ces mêmes ordures ... Au Palais, le même inconvénient arrive, comme dans un lieu qui est ordinairement rempli de toutes sortes de personnages, qui font leurs nécessités en plusieurs endroits dudit palais, ce qui peut aussi nuire en temps de peste, même à messieurs du Parlement. (pétition adressée à Louis XIV par un aspirant concessionnaire désirant installer des cabinets d'aisance à usage public) (54)

Paris - la rue du Pied-de-Boeuf vers 1785

Aux belles rues Saint-Honoré, Saint-Antoine, Saint-Louis-au-Marais, opposez la rue du Pied-de-Boeuf, située tout au coeur de la ville; c'est bien l'endroit le plus puant qui existe dans le monde entier. [la rue du Pied-de-Boeuf était située à l'emplacement actuel du Théâtre de la Ville, place du Châtelet] Là une juridiction qu'on nomme le Grand-Châtelet; puis des voûtes sombres et l'embarras d'un sale marché; ensuite un lieu où l'on dépose tous les cadavres pourris, trouvés dans la rivière, ou assassinés aux environs de la ville. Joignez-y une prison, une boucherie, une tuerie; tout cela ne compose qu'un même bloc empesté, emboué et placé à la descente du Pont-au-Change. De ce pont si surchargé de vilaines maisons, voulez-vous aller à la rue Saint-Denis? Les voitures sont obligées de faire un détour par une rue étroite, où se trouve un égout puant, et presque vis-à-vis de cet égout est la rue Pied-de-Boeuf, qui aboutit à des ruelles étroites, fétides, baignées de sang de bestiaux, moitié corrompu, moitié coulant dans la rivière. Une exhalaison pestilentielle n'abandonne jamais cet endroit, et dans le débouché qui donne près de chute du pont Notre-Dame, dans la rue de la Planche-Mibray [qui tirait son nom des planches jetées au-dessus de la bray ou boue de la rue], on est obligé de retenir sa respiration et de passer vite, tant l'odeur de ces ruelles vous suffoque en passant. (Louis Sébastien Mercier) (55)

Paris - porte d'Enfer vers 1785

Qui n'aime point à sentir l'odeur du foin nouvellement coupé, celui-là ne connaît pas le plus agréable des parfums; qui aime cette odeur, qu'il aille deux fois par

semaine vers la porte d'Enfer [aujourd'hui Denfert-Rochereau]. Là, sont de longues files de charrettes surchargées de foin; elles sont immobiles, et attendent les acheteurs. Je régale mon odorat en passant à travers ces charrettes, car je ne connais rien de plus agréable que l'odeur du foin nouvellement coupé. (**Louis Sébastien Mercier**) (56)

Lisbonne – la Patriarcale (S. Vincente da Fora)

7 juin 1787

Je regagnai ma fenêtre pour avoir une vue d'ensemble du cortège du Saint-Sacrement. Tout n'était qu'attente et silence dans la foule, rangée par les gardes de part et d'autre des degrés devant l'entrée de la basilique. Enfin une pluie d'herbes aromatiques et de fleurs annonça l'approche du Patriarche portant l'hostie sous un dais fastueux, entouré des Grands et précédé d'une théorie de visages mitrés, de mains dévotement jointes, de robes écarlates balayant le sol, accompagnés de desservants portant crosses, reliquaires d'argent et autres attributs de la grandeur pontificale. (**William Beckford**) (57)

Paris - le Palais-Royal - 1797

On ne sait, en été, où se reposer, sans y respirer l'odeur d'urine croupie. (**Pierre Chauvet**) (58)

Florence – la Tour de Giotto – 1875

C'est dans ce coin de terre que la moderne Florence a fait sa principale station de fiacres et d'omnibus. Les fiacres, avec leurs litières d'étable, formées par le foin répandu, et leur odeur, où domine celle du fumier de cheval, peuvent encore, à la rigueur, s'accorder davan-

tage avec ce cadre que ne le pourrait la populace ordinaire d'une promenade en vogue, avec ses cigares, ses crachats et l'éclat provoquant de ses prostituées ; mais la station d'omnibus, en face de la tour, empêche qu'on puisse s'arrêter un instant pour regarder les sculptures des côtés est et sud, tandis que le côté nord est outragé par une grille et également presque toujours encombré de décombres. (**John Ruskin**) (59)

Prague et en particulier son ghetto - vers 1890

À propos de la synagogue: Dans l'odeur suffocante des lampes à huile, dans l'obscurité, un chantre psalmodiait ... [...]

Le pavé poisseux était encombré de déchets répugnants, de cloaques et de ruisseaux malodorants. Des milliers de rats avaient élu domicile dans ces passages puants. En raison de l'absence d'égouts, on y respirait des relents infectés de miasmes. [...]

Les ruelles du Cinquième Quartier étaient riches en tavernes, bouges et pièges de toutes sortes. Tavernes enfumées, puant la moisissure et la décrépitude, avec leurs clients agglutinés dans un petit espace sous une lampe à huile qui jetait une lueur jaunâtre sur leurs corps enflés. [...]

La puanteur, l'humidité, la saleté nauséabonde, la décrépitude des logements surpeuplés, cause de contagion et de mortalité élevée, la carence des services d'hygiène et d'eau potable, l'étroitesse des rues en mauvais état, à peine aérées et sans soleil, la misère, (...) tout cela conduisit les autorités de Prague à détruire le ghetto." [en 1893] (**Angelo Maria Ripellino**) (60)

Le Havre - vers 1895

La rue est faite pour qu'on y passe, mes enfants, et

non pour qu'on y joue. Ne vous attardez jamais dans la rue. Et méfiez-vous de tout. " Ainsi parlait notre maman qui ne savait pas nous convaincre. Qu'étaient, à nos yeux, les périls de la rue, au prix de ses enchantements?... J'aimais la rue Vercingétorix, la rue du Château, et, si je ressuscite un jour, fantôme aveugle, c'est au nez que je reconnaîtrai la patrie de mon enfance: senteurs d'une fruiterie, fumet de la blanchisserie, bouquet chimique du pharmacien qu'illuminent, dès la chute du jour, une flamme rouge, une flamme verte, noyées toutes deux dans des bocaux ronds, haleine de la boulangerie, noble, tiède, maternelle. J'allais, les narines en éveil. (Georges Duhamel) (61)

Milan - galerie Victor Emmanuel - 1909

La Galerie de Milan [...] ouvre une bouche énorme sur la place du Dôme, [...] jour et nuit, la gueule de la Galerie crache et aspire le flot des passants. [...] Elle grouille de peuple, à toute heure. Il y règne un luxe épais. La Galerie est pleine de magasins, de boutiques, de cafés. Les pas des promeneurs, le talon de ceux qui se hâtent, la voix de ceux qui demeurent, les appels, le cliquetis des verres et des cuillères dans les tasses, tous ces rayons sonores engendrent une sphère de bruit, où l'on reste assourdi. Un peu partout les échos retentissent. Le luxe vulgaire de la Galerie répond au faste de la façade: la pierre de taille est sale; les membres de l'édifice semblent de vieux papier. Sous le berceau des vitres, il fait une chaleur de serre. La lumière est aussi laide, aussi crue, que dans un atelier de chimiste. Par temps de pluie, rien de faux et de pesant comme ce jour lugubre, qui traîne en linge gris. Mais l'odeur, surtout, est à donner le frisson: l'air humide sent le chien crevé, les socques, le caoutchouc, le poil, le cadavre et la chique. dans la saison

chaude, la poussière pétille: les atomes dansent dans le soleil; chaque grain a son poivre qui se mêle à la puanteur profonde des chambres correctionnelles, au remugle de la fiente humaine, à la note écoeurante des mauvais savons et aux nuages du tabac noir percé d'une paille. (**André Suarès**) (62)

Paris - rue Pierre-au-Lard (aujourd'hui démolie)
quartier Beaubourg - vers 1912

Bâtie de guingois, la rue Pierre-au-Lard - qui date de XIII^e siècle et joint par une sorte de demi-cercle la rue Brise-Miche à la rue Saint-Merri - offre ce spectacle: grands murs fleuronnés de moisissures, coupés de fenêtres, aux vitres pour la plupart brisées. Masures sombres, hôtels meublés, gîtes effroyables à "six sous la nuit". Par-ci, par-là, entre deux barres de fer, émerge un piston qui, par moments, crache des jets de vapeur bleue ou soufrée, remplissant la rue d'une âcre fumée, et dans les caves, entrevues au travers de soupiraux grillagés, hoquettent des machines à vapeur ...

Lorsque les portes cochères massives s'ouvrent en grinçant, l'oeil plonge sur des cours mal pavées, puantes, servant de remise à ces éventaires loués chaque jour aux marchands des quatre-saisons et les voiturettes, renversées sur leurs quilles, tendent en l'air leurs longs bras de bois polis par l'usage comme pour attester le ciel de la misère de ce pauvre quartier. (**Georges Cain**, ancien Conservateur du musée Carnavalet) (63)

Paris - rue Jean-Bologne - vers 1920

Dans les insomnies du petit jour, il m'arrive de refaire cette promenade impossible, et si la fantaisie me prend d'aller, comme autrefois, porter des livres à mon

relieur, qui n'habite pas loin de la rue Raynouard, j'hésite entre la rue de l'Annonciation et la rue Jean-Bologne, et presque toujours je choisis cette dernière à cause de son chantier à charbon dont la beauté inhumaine a le charme horrifiant d'un paysage lunaire. Je veux regarder les pyramides noires au fond éclaboussé d'argent, et les stères de bûches à l'architecture babylonienne; il m'est agréable de respirer là l'odeur immémoriale du bois, de l'antracite et du coke. (**Julien Green**) (64)

Paris - rue du Croissant - vers 1925

[des journaux] il y en avait rue Saint-Martin et dans les immeubles de la rue du Croissant consacrés du haut en bas à la chose imprimée.

Je découvrais, des escaliers incroyables, des fenêtres de guingois, des métiers de toutes sortes logés dans ces maisons. Rue du Croissant, c'était l'activité fébrile, la bonne odeur d'encre d'imprimerie, la bousculade sur les paliers et dans les escaliers, car on y imprimait plusieurs quotidiens. [...] je faisais toutes ces courses à pied, le nez en l'air, à m'imprégner de la vie qui coulait autour de moi. Tout me frappait. Tout s'enregistrait, l'apostrophe pittoresque d'un gamin des rues, la dispute entre une marchande des petites charrettes et sa cliente.

De temps en temps, quand j'apercevais un bistrot obscur d'où sortaient des bouffées de vin, j'entrais et buvais soit un saumur, soit un beaujolais, que le patron tirait au tonneau. (**Georges Simenon**) (65)

Sienna – Loge du Palais Public - vers 1928

Sur la place du marché, l'air fleurait le poisson de Massa et d'Orbitello, dont les Siennois sont si friands,

l'algue et les débris de la marée. L'âcre odeur d'iode montait dans la chaleur. (André Suarès) (66)

Sienna – Fonte Branda et Contrada dell'Oca – vers 1928

Derrière Fonte Branda, quand je tourne au plus bas de la sente, que je m'engage dans la rue, je peux me pencher sur un brin de menthe, pour ne pas sentir encore l'épouvantable odeur qui vient à ma rencontre : la moindre haleine de vent m'en soufflette le visage. C'est le charnier qui respire et qui pousse son souffle brûlant. Cà et là, les débris de viande pourrie, les morceaux de peaux en putréfaction, toutes les pâtes où le soleil brasse la vermine, travaillent dans les caves, dans les vieux magasins abandonnés, dans les espèces de réduits ténébreux, où l'on entasse les reliefs des tanneries. Les grosses mouches se croisent [...] elles rasant le passant. [...] Ardente et fade, écoeurante et cruelle, la puanteur des tanneurs couvre Fonte Branda et la Contrada dell'Oca. Toutes les maisons sont couronnées de galeries, greniers ouverts à tous les soleils, à tous les vents. Dix arcs, quinze parfois et souvent deux étages de ces loges, l'une sur l'autre : là-dessous, les peaux sont pendues, brunes ou jaunes, grises aussi, livides, au ton lilas fané. Ainsi finissent les grands bœufs blancs, amis du laboureur, si beaux, [...] Ils se vengent par la puanteur de leur dépouille. [...] J'erre dans ce charnier. La senteur astringente du tannin, âpre et vireuse, pique les narines.

(André Suarès) (67)

Bruxelles - Anderlecht vers 1930

Nous gamins, on allait aussi rue Bara. Savez-vous ce qu'on y faisait ? On s'asseyait sur un pas de porte et

on restait pendant une demi-heure; et au bout d'une demi-heure, on avait assez mangé de chocolat. On restait là, toute la bande, 7 ou 8 gamins du quartier, rien que pour respirer l'odeur, parce que toute la rue Bara sentait le chocolat à cause de Côte d'Or. On allait s'asseoir sur un pas de porte et : "Snif, snif ... Ah ! C'est bon hein ! C'est bon hein !"

Il faut dire que la rue n'était pas encore polluée par tous les gaz d'échappement. Alors les odeurs, ça se sentait. Parce que j'habitais au 3ème étage, et quand il y avait les marchands des 4 saisons qui arrivaient avec des fleurs printanières par exemple, ils empilaient les fleurs; tout un tas, sur des charrettes et ils traversaient la ville en revendant leurs fleurs; eh bien ! l'odeur des fleurs montait au 3ème étage. (**Antoine Malaise**) (68)

St-Florent (Maine-et-Loire) - **place Maubert** - vers 1930

Il est un mot qui débouche encore pour moi magiquement, à soixante années de distance, tous les flacons de Baudelaire et qui me restitue même davantage : toute la suavité entêtante d'un jardin de fleurs quand tombe la nuit d'été : c'est un vieux mot, mot local sans doute, que je n'ai plus guère entendu prononcer depuis un demi-siècle : *la pavée*. La pavée - selon le dictionnaire « mot dialectal désignant la digitale pourprée » -, c'était à Saint-Florent, exclusivement, le tapis compact de pétales effeuillées dont on recouvrait les carrefours et les reposoirs le jour de la fête-Dieu ; des enfants de chœur munis de corbeilles en répandaient un supplément parfumé tout le long du cortège. Il sortait de ce concentré floral prodigué à foison une déflagration odorante qui allait jusqu'à l'ivresse. Mais seule est capable de m'en rouvrir l'accès la sonorité si expressive du mot où passent à la fois la solennité du pavois, la magie sédative du pavot joints à l'idée d'une jonchée profuse et bénigne – où le vocable brutal de

« pavé », se féminise, vire à son contraire, et où le v, la consonne la plus fondante de la langue française, libère par surprise toute la suggestion voluptueuse dont elle est grosse. A la prononcer, non seulement je me sens replongé dans ces parfums tournoyants de jardins suspendus, mais je revois presque tout : le reposoir de la place Maubert dans l'éclat de ses housses immaculées – *in albis sedens angelus* – avec ses candélabres, ses cierges et sa rangée naïve d'aspidistras en pots, les murs des façades de la Grand-Rue tendus partout de draps semés de bouquets et de feuillages épinglés, les longues banderoles rouges à étoiles d'or qui les soudaient l'une à l'autre par-dessus le confluent des ruelles. Ce n'était pas seulement toute la suavité du printemps dans le plein de son explosion qui se trouvait là concentrée, c'était dans sa démesure prodigieuse, un vrai *potlatch* de la floraison, qui en épuisait le suc en faveur d'un jour unique de plénitude, et qui l'éteignait d'un coup pour laisser place déjà dans les jardins à toute la poussière, à toute la sécheresse de l'été. (Julien Gracq) (69)

Paris - les Halles et autour - vers 1940

Naguère à Paris, le franchissement d'un quartier vers un autre, de celui des Halles par exemple à celui des Tanneurs et des Teinturiers, avait accoutumé le passant, le riverain, à l'existence même d'odeurs qui traçaient, en les délimitant, des territoires différents. Au-delà du caractère strictement désagréable et nauséabond qu'elles suscitaient, ces odeurs étaient pour le moins reconnues et partagées par le passant en autant d'espaces porteurs de sens et révélateurs d'une pratique, d'une activité spécifique.

Elles structuraient dans le temps, de manière invisible, l'espace, en suscitant des ambiances particulières.

Leur présence signalait au nez et au regard du riverain, un quartier, une rue, avec son fourmillement, ses clameurs et sa tonalité. Seul le nom des rues dans les centres anciens et les faubourgs en Europe en ont gardé parfois la mémoire, presque la saveur. (**Robert Dulau**) (70)

Bruxelles - ça et là - vers 1945

La Senne, lorsqu'elle était à ciel ouvert sentait très mauvais. Cela se remarquait aussi aux quais situés derrière le théâtre Flamand et à côté du boulevard d'Anvers qui se prolongeait sur le site devenu le Bd. Albert II. Cela a duré jusqu'en 1950 environ. L'ancien marché aux poissons, sur ce qui s'appelait les quais, sentait fort également. Les écuries royales (à côté du Palais des Académies): "ça sentait mauvais", tout comme celles du déménageur Vander Gooten, où les odeurs se mélangeaient aux fumées du train de marchandises. (**Pol Guerlus**) (71)

Bruxelles - ça et là - vers 1945

Cela sentait le chocolat à la gare du Midi et à la place Simonis à cause de la proximité de l'usine Côte d'Or pour la première et de l'usine Victoria pour la seconde; les drogueries: un mélange de cire et de térébenthine et les pompes à essence sur les trottoirs sentaient fort. Le marché aux puces sentait le moisi. Les triperies sentaient plus fort que les boucheries car les étals étaient à ciel ouvert ... Le chemin de fer, les gares sentaient la fumée. Les trottoirs sentaient le savon du fait de l'obligation de les nettoyer à l'eau tous les samedis. Il y avait un bouquet de senteurs des marchés établis sur les places principales (Ste-Catherine, St-Josse, Flagey, etc...). L'Hippodrome de Boitsfort gar-

dait l'odeur des chevaux; à Jette, près de l'hôpital Brugmann, cela sentait les marais et vers Ganshoren, les moissons. Au plateau de Koekelberg, la fermentation de la bière à cause des brasseries, tout comme au fond de Saint-Gilles avec Wielemans. Les garages et ateliers de réparation (nombreux avant 1948) exhalaient une odeur de cambouis. Les imprimeries des journaux (Van Rossel, Le Soir, La Libre Belgique, etc...) le papier fraîchement imprimé et l'encre ; aussi à Saint-Josse, l'imprimerie Le Signe (ou Cygne ?). Les abattoirs de Cureghem sentaient la viande fraîche.

Avant 1940, on pouvait sentir le fer brûlé du rémouleur, le pétrole qui était distribué par une charrette avec réservoir. Et puis, tous les jours, les poubelles (souvent des bacs à ordures) qui étaient versés dans un camion non couvert.

Il y avait aussi l'odeur des Kermesses, Foires, Braderies (croustillons, beignets, pommes d'amour, sueurs, tabacs, bières, escargots, etc... et les pétards brûlés.) Aussi celles des processions avec les pétales jonchant le sol, l'encens, l'anti-mite des chasubles et étoles, le sable qui saupoudrait les rues.

Avant 1940, le centre ville offrait mille senteurs qui ravivaient le promeneur et l'attirait. Matin, midi ou soir, le flâneur retrouvait des odeurs familières et choisissait selon son désir. La faible circulation des autos, autobus, camions, n'altérait pas la prédominance des senteurs des métiers. Cela sentait le bouillon de mer et de céleri chez les marchands d'escargots. Et chez ceux qui vendaient des châtaignes (marrons), le bois sucré brûlé. Les charcuteries attiraient non seulement par leur choix, mais aussi par l'odeur tentante du fumet des préparations. Par contre, les fromageries répugnaient en exhalant des odeurs fortes de moisi. Les parfumeries prévenaient la clientèle par des senteurs a diverses et alléchantes. (**Léo Crunelle**) (72)

Bruxelles - ça et là - vers 1945

Senne: odeur pestilentielle lorsqu'elle n'était pas recouverte : rue du Marché, rue des Palais, chaussée de Gand, ... Odeurs de la Brasserie Aerts à St-Josse .Les impasses sentaient l'urine. Tous les jours on torréfiait le café. (**José Crunelle**) (73)

Bruxelles - rue du Progrès - vers 1945

La première rue à gauche dans la rue du Progrès donnait sur la Senne à ciel ouvert, et cela sentait très mauvais, je m'en souviens encore. Au bout de cette même rue du Progrès, se trouvait une fabrique de parfums dont l'odeur d'eau de rose pouvait être perçue jusqu'à la place Liedts. (**Pascuale Gagliazzo**) (74)

Amsterdam – Apollolaan – vers 1950

Près de l'hôtel, au long de l'Apollolaan où je me promène après le dîner, des pelouses fraîchement rasées s'étendent jusqu'au bord du canal, ombragées de saules pleureurs, d'ormes, de marronniers et de peupliers ; des pêcheurs s'y installent pour tendre leurs lignes, allongés contre l'eau de tout leur long sur l'herbe. Le quartier, silencieux et cossu, semble être, à lire les plaques des portes, un quartier de médecins spécialistes, une sorte de Harley street. De l'autre côté du canal, au-delà des arbres, de belles et tranquilles maisons de briques, aux façades colonisées par la vigne vierge ; [...] L'odeur stagnante de foin coupé, les grappes jaunes des cytises qui pendent à la verticale dans cette immobilité crépusculaire, aussi inertes que des fils à plomb, enchantent à mesure, au long de ma promenade, ce silence, cette torpeur vespérale d'une grande ville qui semble signifier à tous naïvement,

presque ruratement, l'heure rafraîchissante de la couchée. (**Julien Gracq**) (75)

Paris – Les Halles – vers 1960

Là où l'auteur de " L'assassinat de Paris " Louis Chevalier, n'a peut-être pas tort, c'est quand il voit dans le " trou des Halles " l'évulsion du cœur secret de la capitale. Cœur certes plein d'ordure, mais d'où montait sur la ville aux heures avancées de la nuit un fumet de canaillerie lourde et sanguine, qui était de toutes les essences de son parfum composite l'odeur la plus originale. Odeur intime d'une ville grossie autour d'un peloton inextricable de boyaux fermentants, ayant pour noyau moyenâgeux ses rues de boucheries et de triperies d'où l'émeute à chaque instant s'échappait, les bras rouges de sang avant même de commencer. (**Julien Gracq**) (76)

Paris – avenue Wagram – vers 1965

Il fut un temps où les odeurs de Bing étaient célèbres ! Nous avions toujours 100 à 200 kilos d'ambre ... L'été, on nous sentait du haut en bas de l'avenue Wagram ! Moi, mes vêtements continuent à sentir, les chiens me sentent, même après des années. Autrefois, mes amis me disaient que j'empestais ! (**Jacques Schlienger** : négociant de matières premières animales – ambre, musc, civette et le castroréum – pour la société Bing) (77)

Berlin – gare du Zoogarten – vers 1970

La vieille gare du Zoogarten est l'un des endroits les plus fascinants de Berlin. On y côtoie, jour et nuit, des êtres étranges que l'on ne peut oublier. L'aspect triste et sale de la gare contraste violemment avec le Kurfürstendamm et la richesse des rues qui

l'entourent. A une centaine de mètres du quartier le plus luxueux de Berlin, elle se dresse auréolée de ses odeurs aigres de bière et de saucisses, avec ses vagabonds et ses mendiants. (Jean-Michel Palmier) (78)

Bruxelles - Buizinghen - 1993

Installée au coeur de Buizinghen, quartier résidentiel de la banlieue bruxelloise, la fabrique de gaufres Suzy se découvre d'abord par le nez. Il y flotte un parfum caractéristique de sucre vanillé mêlé aux effluves reconnaissables de la pâte à grand-mère. (Marc Vanesse) (79)

Bruxelles - ça et là - 1994

... Tu me reproches le fait d'avoir écrit que la ville ne sentait pas beaucoup, pourtant, les personnes arrivant de la campagne disent que la ville (Bruxelles) sent la pollution.

Je vais préciser mon point de vue:

en haut de la ville, occasionnellement, cela sent le goudron lorsqu'on pose de l'asphalte sur la chaussée, et quelquefois, juste après la pluie, l'humus dans les parcs. Très ponctuellement, une porte peinte à l'huile révèle un travail récent et les solvants d'autres peintures ou colles émettent plus largement leurs odeurs caractéristiques. Longeant certaines vitrines, des relets de tétrachlorures annoncent une boutique de nettoyage à sec, et passant devant la porte ouverte d'une wassorette: ce sera un mélange d'odeur chaude et de savon. A d'autres endroits, l'haleine de pain chaud sortant du soupirail de quelques boulangeries se découvre quelquefois, mais rien de comparable à ce qu'on rencontre en France. La piscine Longchamp à Uccle sent le chlore déjà une bonne dizaine de pas avant les portes d'accès.

Par contre, lorsqu'on descend dans le centre ville, les choses changent. Tout comme les accents de la langue sont plus prononcés dans les quartiers populaires, les odeurs y sont également plus présentes et plus nombreuses. Autours de l'église Ste-Catherine: ce sont fritures et l'odeur de sucre chaud des marchands de gaufres, mais aussi de caricoles et en automne, de marrons chauds. Les poissonneries sentent plus que d'habitude, se "répandent" plus largement sur les trottoirs et le matin, dans les cafés, l'odeur de fumée de tabac refroidie y est forte et plus marquée qu'ailleurs. Toutes choses variant au cours des saisons: les ruelles humides où le soleil n'entre jamais sentent l'urine de chat au printemps mais deviennent inodores les jours pluvieux de novembre. Entrant dans l'église, les senteurs lourdes des restants d'encens ne sont pas les mêmes lorsque, dans la nef il fait doux ou, au contraire, froid et cru par temps d'hivers. Au marché de la place, c'est l'odeur des fraises qui m'a toujours semblé de détacher des autres, s'annonçant d'elle-même à l'avance entre les étals.

Tu me dis que des odeurs nouvelles remplacent les anciennes : certaines stations de métro ont cette odeur de graisse que l'on retrouve chez les garagistes, mais les repères anciens qu'étaient pour moi l'odeur de chocolat de l'usine Côte d'Or au sortir de la gare du Midi, du mélange d'éther et d'alcool camphré des hôpitaux ou l'odeur sûre du lait battu que l'on pouvait découvrir à l'échoppe du laitier au marché, ont disparu à jamais. Certaines personnes trouvent que les pharmacies avaient des odeurs tenaces d'iode, j'ai le souvenir que les cinémas sentaient la poussière. Je me souviens fort bien de l'odeur (la puanteur) des âcres relents venant de Jacqmotte lorsqu'ils torréfiaient le café (les lundis ?), odeur apportée par les vents du

Sud-ouest, odeur qui enveloppait tout (et qui, contrairement à moi, enchantait mon voisin de Vaucresson), et aussi de l'odeur du houblon se dégageant des brasseries.

Je garde mon sentiment que la ville ne sent plus beaucoup ... (Marc Crunelle, lettre à Geneviève Declève) (80)

Séville - jardin de l'Alcazar - 1998

Séparé des grands axes de circulation par de hautes fortifications, le jardin du palais royal présente une disposition en forme de croix d'origine almohade, faisant référence aux quatre fleuves de la vie qui coulent dans le jardin du paradis. Une pénétrante odeur de buis souligne les allées: les cyprès et les stipes des palmiers rythment l'espace; les fines branches des orangers et des citronniers ombragent les parterres fleuris. Les nuits d'avril, leurs fleurs largement dilatées exultent leur azahar (fleur d'oranger) envoûtant, l'amertume des conifères s'estompent, les tubéreuses enivrent. L'hiver, dominant les parfums capiteux de jasmins et le fumet des acacias. Plus tard, au printemps, les sucres des rosiers se mêlent aux forts arômes de chèvre-feuille et de genêts, de menthe et de mirabelles, aux odeurs entêtantes des lys et des narcisses. Plus tard encore, dans les nuits chaudes de l'été les dames de nuit triomphent, odeur violente d'héliotrope, aux effluves vanillés. Au hasard des parterres, émane le poivre des oeilletons. Dans l'atmosphère quelque peu rafraîchie de l'automne, fleurissent les néfliers du Japon dont les fragrances se mêlent aux parfums délicats des armoises, mélisses et verveines. Au-delà des jardins de l'alcazar, plus vaste, plus ombragé, le parc Maria Luisa, offre à un plus grand public ses essences méditerranéennes et tropicales. (Sophie Lignon-Darmaillac) (81)

Salzbourg – l'aéroport - 988

Fonctionnels, la plupart des aéroports ont perdu toute odeur. Construits pour distribuer les corps dans l'espace, ils ont la senteur uniforme et fade des machines. Mais il demeure en Europe quelques lieux qui ont gardé avec la nature des liens assez puissants pour qu'on les rebaptise du nom d'aérodromes. Il y a Venise. Il y a Salzbourg. En ce lieu, au sortir de l'avion, il y a toujours cette vague de fumier frais et de luzerne coupée qui dévale des montagnes pour accueillir le voyageur surpris. Certains soirs d'été, lorsque vient l'orage, l'odeur se fait si forte qu'on titube sous son ivresse. [...] Toute la ville sent le foin et le crottin de cheval, parmi ses enveloppements de pistache et de rose. (Jean Clair) (82)

3

quelques lieux fermés

Maisons au Moyen Age

Sur le sol [des maisons riches], des fourrures, parfois, mais plus généralement des jonchées, de paille en hiver, de joncs, de glaïeuls et de plantes aromatiques (menthe, verveine, etc.), en été. Le palais royal, quand il les renouvelait, envoyait à l'Hôtel-Dieu les pailles mises au rebut. [...]

Le coffre, [...] On y range les vêtements soigneusement roulés, ainsi qu'on le fait encore dans certaines de nos campagnes, le linge parfumé de racine d'iris, de lavande ou de safran, ... (**Geneviève D'Haucourt**) (83)

Lisbonne – palais Marialva – 27 juin 1787

La pluie tombant avec violence, on avait fermé toutes les fenêtres ; le jardin ne pouvait nous offrir ces délicates effluves que dégagent les plantes après une ondée ; au lieu de quoi on nous fit respirer l'odeur de lavande brûlée. (**William Beckford**) (84)

Un appartement - Vienne - 1805

Ce fut une chose nouvelle et ravissante pour moi que d'y trouver les appartements de la plupart des femmes élégantes ornées de serres, parfumées en hiver par les plus aimables fleurs. Je me rappelle entre autres, avec une sorte d'ivresse, le boudoir de la comtesse de C***, dont le sofa était environné de jasmin rampant

sur des datura en pleine terre, et le tout au premier étage. On s'y rendait de la chambre à coucher, à travers de véritables buissons de bruyères africaines, d'hortensias, de camélias, alors fort peu répandus, et d'autres arbustes précieux, plantés sur des plates-bandes garnies en outre de violettes, de crocus de toutes les couleurs, d'hyacinthes et d'autres fleurs serrées en gazon. Au côté opposé était la salle de bain, également placée dans une serre où le papyrus et les iris croissaient autour de la cuve de marbre et des conduits d'eau. Les doubles croisées étaient non moins garnies de belles plantes fleuries ... (**Bory de Saint-Vincent**) (85)

Espagne - 1840

Le chœur [de la cathédrale de Burgos], où sont les stalles, qu'on appelle silleria, est fermé par des grilles en fer repoussé d'un travail inconcevable; le pavé est couvert, comme c'est l'usage en Espagne, d'immenses nattes en sparteries, et chaque stalle a en outre son tapis d'herbes sèche ou de jonc. [...]

Le parquet est une chose inconnue en Espagne, ou du moins je n'y en ai jamais vu. Toutes les chambres sont carrelées en briques; mais, comme ces briques sont recouvertes de nattes de roseau en hiver et de jonc en été, l'inconvénient est beaucoup moindre; ces nattes de roseau et de jonc sont tressées avec beaucoup de goût. (**Théophile Gautier**) (86)

Les écoles - Autriche - vers 1890

La froide impersonnalité des écoles autrichiennes [...] se marquait déjà dans l'architecture de notre lycée, une construction type et sans âme, maçonnée à la hâte et à peu de frais cinquante ans auparavant. Avec

ses corridors froids et mal crépis, ses salles de classe basses, sans un tableau au mur, sans une décoration qui eût réjoui nos yeux, ses lieux d'aisance qui empuantissaient toute la maison, cette caserne d'étude avait quelque chose d'un vieux meuble d'hôtel que d'innombrables passants auraient déjà utilisé, que d'innombrables autres utiliseraient encore avec la même indifférence ou la même répugnance; et aujourd'hui encore je ne puis oublier cette odeur de moisi et de renfermé qui persistait dans cette maison comme dans tous les bureaux de l'administration autrichienne et qu'on appelait chez nous l'odeur "officielle", cette odeur de pièces surchauffées, surpeuplées, mal aérées qui s'attachaient d'abord à vos vêtements et finalement à votre âme. (**Stefan Zweig**) (87)

Une auberge – Suède - vers 1910

Une impulsion soudaine m'a fait descendre à Hesselholm, d'où je suis allé passer une semaine à Finja, au bord du joli petit lac. L'auberge propre comme une maison de poupées toute neuve, avec ses petites fenêtres carrées, les planchers de bois blanc jonchés de brindilles de sapin renouvelées tous les jours, la salle de bains confortable, et toutes les commodités de la civilisation réunies dans une campagne en apparence si éloignée des grands centres. (**Valéry Larbaud**) (88)

Une brasserie – Munich – vers 1910

Si l'on veut prendre contact avec les vrais buveurs de bière, il faut se rendre à la Hofbräuhaus (brasserie de la Cour). Elle se trouve au centre de la ville, au Platzl, à deux pas de la Maximilianstrasse. On entre dans une sorte de cour plantée d'arbres, avec une fontaine au milieu, et où des tonneaux se dressent, sur lesquels

de grands bocks de grès au couvercle d'étain sont posés. Autour de ces tonneaux, des hommes debout fument la pipe en devisant. De cette cour on pénètre de plain-pied dans la brasserie qui a l'air d'un cloître, avec ses arcades en ogives appuyées sur des piliers trapus et des murs peints de fresques pâles. [...]Une affreuse odeur de bière et de tabac emplit les salles. Le long de massives tables de chêne, assis sur des bancs grossiers, des centaines de buveurs, les uns à côté des autres, fument de longues pipes ou des cigares. (**Jules Huret**) (89)

Les théâtres – Allemagne et France – vers 1910

Partout en Allemagne, les théâtres sont très propres, d'une propreté de salon. On n'y respire pas cette affreuse odeur de poussière et de renfermé des salles de chez nous, en général si négligées. (**Jules Huret**) (90)

L'usine de crayons Faber – Nuremberg – vers 1910

La fabrique Faber compte 1000 ouvriers. La réserve de bois se trouve dans la cour, sous un vaste hangar surmonté de six paratonnerres ; là sèchent des montagnes de poutres de cèdre, de tilleuls entiers, des bouleaux de Suède et des tas de petites planchettes qui furent sciées sur le lieu d'abatage. Une odeur exquise, balsamique, émane de ces bois de cèdre ; on respire partout la poussière parfumée qui s'échappe des scies mécaniques. Tous les bâtiments sont couverts de cette cendre rouge. Rien que de poussière de cèdre, la maison recueille dans ses ateliers près de 15.000 kilogrammes chaque année, revendus aux fabricants d'huiles éthériques, aux parfumeurs qui en tirent, par le mélange, des parfums variés. (**Jules**

Huret) (91)

Grands magasins – Liège – vers 1912

Des grands magasins, il y en avait trois place Saint-Lambert. Le grand bazar, le plus vaste, avec trois ou quatre étages de galeries, où l'on vendait de tout, depuis les crayons et les cahiers d'écoliers jusqu'aux bicyclettes, aux outils, que sais-je encore, de tout sauf des vêtements et du tissu. Son voisin, un autre très grand magasin, Vaxelaire-Claes, était spécialisé, lui, dans la confection, mais dans une confection soignée qui correspondait à ce qu'on appelle aujourd'hui le prêt-à-porter. Enfin, venait l'Innovation.

Les deux premiers magasins cités étaient brillamment éclairés et bruyants. L'Innovation, au contraire, de proportions un peu plus modestes, semblait vouloir garder un éclairage plus intime, une sorte de pénombre dans laquelle on marchait à pas feutrés, on parlait presque à voix basse en circulant dans les rayons, et les inspecteurs, plantés à certains points stratégiques, étaient des messieurs dignes qui portaient encore la redingote et les moustaches cirées. L'odeur y était caractéristique. A l'Innovation, on vendait surtout ce qu'on appelle du blanc, du tissu pour les draps de lit, pour le linge de corps, des vêtements d'enfants brodés ou ornés de dentelles, et il s'en dégagait une odeur sourde si caractéristique qu'il me semble encore la sentir tout en dictant ces lignes. Les pièces de tissu, que l'on déroulait devant les clientes sur de longs comptoirs de bois verni, avaient des noms qui ne doivent plus exister aujourd'hui : madapolam, croisé, pur fil, pur lin, et enfin, tout en bas de l'échelle, le coton qui était alors une matière considérée comme vulgaire tandis que les soies, surtout le liberty, tenaient le haut de l'échelle. (Georges Simenon) (92)

Maisons – vers 1914 et 1975

Hier, je me laissais aller à évoquer ceux des souvenirs d'enfance qui nous poursuivent plus ou moins toute notre vie [...] J'oubliais une autre sensation, aussi importante, sinon plus : les odeurs. Les maisons jadis, avaient chacune leur odeur, en grande partie selon la cuisine qu'on y faisait. J'ai dit qu'en revenant de l'école, je savais, dès l'entrée dans le corridor, ce qu'on allait manger, car il y avait des odeurs aussi diverses que celles du poisson, des moules, dont j'étais friand, du chou rouge, des navets, du rôti du dimanche clouté de girofle, etc. [...] Je n'irai pas jusqu'à dire que les maisons n'ont plus d'odeurs. Certaines en ont encore, les plus vétustes, celles qui n'ont pas encore, comme à Epalingues, au-dessus d'un immense fourneau, une hotte avec aspiration automatique des vapeurs et des odeurs. Epalingues ne sentait rien. On pouvait y cuire du maquereau sans que, même dans la cuisine, on puisse le deviner. (**Georges Simenon**) (93)

La loge de concierge - Paris - vers 1925

Il était rare que je me promène dans les beaux quartiers où cependant je travaillais et j'habitais. C'était la vraie rue qu'il me fallait, avec ses petites vieilles, ses vieillards solitaires, ses commères forte en gueule, ses loges de concierge où régnait une odeur de cuisine mijotée. (**Georges Simenon**) (94)

La galerie des Beaux-Arts – Paris - 1938

Exposition internationale du Surréalisme. Dans la salle aménagée par Marcel Duchamp, sorte de grotte à l'obscurité soigneusement étudiée, le plafond est constitué de mille deux cents sacs de charbon suspendus,

le sol, jonché de feuilles mortes, comporte une mare de roseaux et nénuphars. Le tout baigne dans une odeur de café du Brésil. (**Boba'No**) (95)

La loge de concierge - Paris – jusqu'en 1940

Jusqu'à la guerre de 1940, [...] Dans ce modèle réduit d'appartement, la loge de la concierge, [...] une odeur un peu écoeurante de ces tanières fermées au jour et aux vues et qui gardaient comme seule senteur celle de la toile cirée de la grande table qui prenait presque toute la place. Au fond, une cafetière bouillante, un poste de radio, les photos. Comme un bric-à-brac. Il y avait aussi à certaines heures de savoureux parfums de nourriture. Nous nous souvenons de notre maison qui, le vendredi, parce que la concierge n'était pas croyante, se remplissait de l'odeur de cuisson des tranches de jambon dont la fumée envahissait la cage d'escalier et venait défier les appartements chrétiens et fidèles aux prescriptions de l'Eglise. (**Jean Cayrol**) (96)

Rhodes - 1945

La nuit est descendue à travers un brouillard de pluie et dans la gloire d'un arc-en-ciel dont le pied touchait Smyrne. Les paysans disent que lorsque l'on passe sous un caroubier l'arc-en-ciel s'évanouit, et qu'alors le bois exalte un parfum pénétrant et délicieux. Ils mettent des morceaux de ce bois dans leurs armoires pour parfumer leur linge et éloigner les mites. (**Lawrence Durrell**) (97)

Les monastères du mont Athos – vers 1950

Parmi les souvenirs les plus nets qui me restent d'Athos figurent les odeurs. Les monastères d'Athos

ont une odeur à eux, lourde et riche, faite d'effluves multiples et constamment mêlés : encens, cuisine, latrines. Ces odeurs n'ont par elles-mêmes rien de particulier et c'est leur mélange, leur voisinage qui surprennent, peu habituels pour un odorat citadin. La plus violente, en fait, est celle des latrines. Simples édicules surplombant le vide, avec un caisson de bois creusé d'un trou, on les repère vite à l'odeur qui s'insinue partout, parfois jusque dans l'église. [...] A cette odeur s'ajoute celle des cuisines. On fait beaucoup de fritures à Athos avec des pommes de terre, les aubergines, les courgettes, les tomates et ces odeurs emplissent les couloirs du xénôn. A mesure toutefois qu'on approche de la cuisine, on sent percer un arôme, le subtil et plus alléchant : celui du raki, offert en permanence au visiteur.

Les moines utilisent toujours de l'encens au cours des liturgies. Il en existe de toute sorte, en poudre ou en grains, mais la plupart sont extraits de certains arbres, sous forme de résines : lentisquiers, mastiquiers, benjoin. Ce dernier, le plus courant, est appelé *moscolivano*. On trouve aussi en Grèce (mais j'en ai vu très peu au mont Athos) des encens importés des Indes ou d'Arabie: gommés, safran, santal. Aux parfums des encens

se mêlent ceux qui proviennent des veilleuses. Elles brûlent en permanence devant l'iconostase principale et certaines icônes, avec une mèche trempant dans une huile en général bon marché: de sésame ou de chènevis. Seuls la Vierge et le Christ ont droit à des veilleuses d'huile d'olive. Tous ces parfums épicés, capiteux, finissent par imprégner les murs et les pierres de l'église et procurent même, à la longue, une sorte de vertige, d'ivresse légère qui n'a rien de désagréable. (**Jacques Lacarrière**) (98)

Les petits hôtels de province – France – vers 1970

Qui dira, chantera, psalmodiera jamais l'ennui des petits hôtels-pensions de province ? Petits hôtels avec leurs odeurs de chats incontinents, de poussière, d'encaustique rancie, de bouillon dix fois réchauffé, de poules au pot néolithiques. Avec leurs lits en fer aux ressorts épuisés et maussades grinçant au moindre geste, leurs lavabos où l'eau chaude ne fonctionne jamais. (**Jacques Lacarrière**) (99)

4

en guise de fin

Epidaure - 1955

... une question de sensibilité ou d'approche personnelle. Eschyle, c'est vrai, sera toujours lié pour moi aux cris, aux lumières, aux odeurs et aux bruits d'Epidaure (et je me souviens qu'après la seconde représentation des *Perses*, en 1955, quand je jouais Xercès, je suis resté assez longtemps sur le théâtre après le départ des derniers spectateurs et que toutes les senteurs de la terre ont jailli brusquement comme si la nuit montante les libérait, mêlées aux odeurs des pierres et des gradins chauffés par le soleil de la journée – rugueux et tièdes sous la main. Quand nous sommes descendus avec le car vers le vieil village d'Epidaure où nous devions passer la nuit, le vent apporta sans cesse des bouffées de ces senteurs champêtres – foin séché, résine, térébinthe – et cela fut si fort, si intense que je me demandai si les théâtres antiques avaient aussi ces odeurs-là, si elles étaient celles d'un théâtre vivant ou si elles étaient liées aujourd'hui à l'abandon et au silence de ce théâtre mort), mais tous ces bruits et odeurs ne sont qu'émotions, souvenirs subjectifs. (Jacques Lacarrière) (100)

5 complément : vocabulaire

Combien parmi les francophones, savent distinguer l'odeur, terme objectif, de la senteur, terme subjectif, le parfum, notation agréable, de l'émanation, notation abstraite et souvent désagréable, l'arôme, principe odorant très général, de l'aromate, substance végétale, le bouquet, qui s'applique aux vins, du fumet, qui s'applique aux viandes, et de la sapidité qui convient plutôt aux légumes et aux fruits, l'effluve, propre aux corps organisés, de l'exhalaison, propre aux phénomènes de la nature, le relent, dû à l'altération d'un aliment, du remugle, dû au mauvais air, et de l'évent, dû à l'excès d'air? Qui sait encore ce que sont l'acescence, l'effluence, l'empyreume, la fragrance, le méphitisme, la mofette ? Et pourtant, outre ces vingt substantifs, le français possède un assez riche vocabulaire olfactif. Voici trente autres noms appartenant au monde de l'odorat: âcreté, baume, bouffée, brûlé (cramé, grillé, rôti), buée, dégagement, encens, esprit, essence, faisandé, fétidité, fleur, gaz, haleine, infection, miasme, nappe, pestilence, pourri, puanteur, rancidité, rancissure, réchauffé, renfermé, sûri, vapeur, vent. La plupart, comme c'est le cas pour les verbes correspondants, surtout en argot, il s'en trouve à peine cinq qui aient un équivalent exact en grec ou en latin. Ces langues restent dans l'imprécision, ou d'une pudeur, qui nous confondent et nous déroutent. **(Paul Faure)** (101)

SOURCES

- (0) **Guy de Maupassant**, "Fort comme la mort", in: "Sillages" : textes et poèmes sur le parfum choisis par Guy Laroche, Ed. Saint-Germain-des-Prés, Paris, 1983, p. 142

VILLES

- (1) **Claude Saunier**, in: Claude Reichler, Roland Ruffieux, "Le voyage en Suisse – Anthologie des voyageurs français et européens de la Renaissance au XX^e siècle", Robert Laffont, coll. Bouquins, Paris, 1998, p. 56.
- (2) **Michel de Montaigne**, "Essais", Louis Conard, Paris, 1924-1927, cité in: André Chauvière: Parfums et senteurs du Grand Siècle, Ed. Favre, Lausanne, 1999, p. 15.
- (3) **monsieur d'Ierni**, cité in: André Chauvière: "Parfums et senteurs du Grand Siècle", Ed. Favre, Lausanne, 1999, p. 16.
- (4) **Claude-Emmanuel Chapelle** et **François de Bachaumont**, "Voyage d'Encausse fait par messieurs Chapelle et Bachaumont", L. Jouan édit., Caen, 1902, cité dans: Jean M. Goulemot, Paul Lidsky et Didier Masseur, "Le voyage en France – anthologie des voyageurs européens en France, du Moyen Age à la fin de l'Empire", Robert Laffont, coll. Bouquins, Paris, 1995, p.406.
- (5) **Jean-Jacques Lefranc de Pompignan**, "Voyage de Languedoc et de Provence", in "Œuvres complètes", Paris, 1784, cité dans: Jean M. Goulemot, Paul Lidsky et Didier Masseur, "Le voyage en France – anthologie des voyageurs européens en France, du Moyen Age à la fin de l'Empire", Robert Laffont, coll. Bouquins, Paris, 1995, pp. 727-728.

- (6) **La Morandière** (1764), cité par le Dr Cabanès, "Moeurs intimes du passé", première série, chap. La propreté de la maison, Albin Michel, Paris, 1958, pp. 382-383.
- (7) **Viollet-le-Duc**, "Dictionnaire raisonné de l'architecture Française du XI^e au XVI^e siècles", tome VI, article: latrines, Librairie centrale d'art et d'architecture, Paris, 1853 et suiv., pp. 163-164.
- (8) **Abbé Jean-Pierre Papon**, "Voyage de Provence", La Découverte, Paris, 1984, p. 210.
- (9) **Abbé Jean-Pierre Papon**, "Voyage de Provence", La Découverte, Paris, 1984, p. 222.
- (10) **William Beckford**, "Journal intime au Portugal et en Espagne, 1787-1788", Librairie José Corti, Paris, 1986, p.141. (traduction Roger Kann) . Citation de Roger Kann dans l'introduction, p. 17.
- (11) **Legrand d'Aussi**, "Voyage fait en Auvergne en 1787 et 1788", Paris, an III, p. 110 & 137. (note in: Arthur Young, "Voyages en France", Armand Colin, Paris, 1976, p. 383.)
- (12) **Arthur Young**, "Voyages en France 1789", tome I, Armand Colin, Paris, 1976, pp. 382-383.
- (13) **Arthur Young**, "Voyages en France 1789", tome I, Armand Colin, Paris, 1976, p. 411.
- (14) **Stendhal**, "Voyage dans le midi", Jean-Jacques Pauvert, Sceaux, 1956, pp. 297 et 298.
- (15) **Victor Hugo**, "France et Belgique, Alpes et Pyrénées", Nelson, Edit., Paris, s.d., p. 328.
- (16) extrait du "Rapports du Conseil de salubrité et d'hygiène publique", cité par **Jean-Pierre Williot**, "Le gaz à Paris au XIX^e siècle: écoulements putrides et mauvaises odeurs", in: "Géographie des odeurs" (sous la dir. de Robert Dulau et Jean-Robert Pitte), l'Harmattan, coll. Géographie et cultures, Paris, 1998, p. 152.
- (17) **Charles Baudelaire**: "Pauvre Belgique", éd. Louis Conard, Paris, 1953, pp. 12-13.
- (18) **Olivier Balaÿ** et **Olivier Faure**, "Lyon au XIX^eme siècle, l'environnement sonore et la ville", rapport de recherche n°24, mars 1992, CRESSON (centre de Recherche sur l'Espace Sonore et l'Environnement

- Urbain), Ecole d'Architecture, Grenoble, pp. 22-24.
- (19) **Eugène Fromentin**, « Les Maîtres d'autrefois », Holbein, Bâle, 1947 (cité dans, Amsterdam, Guides Gallimard, Editions Nouveaux-Loisirs, Paris, 1993, pp. 99-100.)
- (20) **Guy de Maupassant**, "La vie errante", Société d'Editions Littéraires et Artistiques, Paris, 1903, pp. 107-108.
- (21) **Alain Corbin**, "Le miasme et la jonquille", Flammarion, coll. Champs, Paris, 1986, pp. 265-266.
- (22) **Jules Huret**, "En Allemagne – Rhin et Westphalie", Eugène Fasquelle, Paris, 1919, p. 53.
- (23) **Georges Simenon**, (70 ans en 1973), "mes dictées : un homme comme un autre", Presses de la cité, coll. omnibus, Paris, 1993 p. 408.
- (24) **Stefan Zweig**, "Le monde d'hier - souvenirs d'un Européen", Albin Michel, Paris, 1948, p. 439.
- (25) **Julien Gracq**, "Lettrines", José Corti, Paris, 1967, pp. 167-168.
- (26) **Constantin Weriguine**, "Souvenirs et parfums", Plon, Paris, 1965, p. 128.
- (27) **André Suarès**, "Le voyage du Condottière. III. Sienne la bien-aimée", Granit, Le Livre de Poche biblio, n°3259, Paris, 1984, p. 246 (texte paru en 1932). Il faut préciser que Suarès fit, entre 1895 et 1928, 5 voyages en Italie et que les descriptions de villes rassemblent des écrits de diverses époques. Aussi, cet aspect de Sienne est peut-être antérieur à 1928.
- (28) **Pierre Sansot**, "La France sensible", Champ Vallon, coll. Milieux, Seyssel, 1985, p. 196.
- (29) **Jean Giono**, "Les vraies richesses", Grasset, Paris, 1954, pp. 12-13.
- (30) **Thérèse Roudnitska**, communication personnelle, février 2001.
- (31) **André Siegfried**, extrait de la conférence donnée le 18 mars 1947 à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris sous le titre "Quelques aspects mal explorés de la géographie: la géographie des couleurs, des odeurs et des sons", in: "Géographie des odeurs"

- (sous la dir. de Robert Dulau et Jean-Robert Pitte), l'Harmattan, coll. Géographie et cultures, Paris, 1998, p. 20.
- (32) **Albert Camus**: "La Mort dans l'âme", in : "L'Envers et l'Endroit", Paris, 1958, cité par Angelo Maria Ripellino, "Praga Magica, voyage initiatique à Prague", Plon, Terre Humaine/Pocket, Paris, 1993, p. 234.
- (33) **Jean Giono**, "Voyage en Italie", NRF Gallimard, Paris, 1953, p. 97.
- (34) **Jean Giono**, "Voyage en Italie", NRF Gallimard, Paris, 1953, pp. 122-127.
- (35) **Nicolas Bouvier**, "L'usage du monde", Payot & Rivages, coll. Petite Bibliothèque Payot, Paris, 2001, p. 51.
- (36) **Angelo Maria Ripellino**, "Praga Magica, voyage initiatique à Prague", Plon, Terre Humaine/Pocket, Paris, 1993, p. 234.
- (37) **Geneviève Declève**, 66 ans, communication personnelle, février 1996.
- (38) **Jacques Brosse**, "Inventaire des sens", Bernard Grasset, Paris, 1965, p. 23.
- (39) **Julien Gracq**, "Lettrines", José Corti, Paris, 1967, pp. 60-61.
- (40) **Pierre Sansot**, "La France sensible", Champ Vallon, coll. Milieux, Seyssel, 1985, p. 119.
- (41) **Edmond Radar**, "Carnets romains", in : Questions 2, Publication de l'Institut Supérieur d'Architecture Saint-Luc, Bruxelles, Printemps 1982, p. 39.
- (42) **Jean Clair**, "Le voyageur égoïste", Payot & Rivage, Petite Bibliothèque Payot / Voyageurs, Paris, 1999, pp. 220, 232 & 233.
- (43) **Nathalie Poiret** : "Variations sur les paysages olfactifs", in : Ambiances architecturales et urbaines, Les cahiers de la recherche architecturale, n°42/43, 3^{ème} trimestre 1998, Editions Parenthèses, Marseille, p. 188.
- (44) **S. J.**, Libraire, 45 ans, 2000, propos recueillis par M.C.
- (45) **Nicole Mainet-Delair**, "Fragrances, fumets et pestilences. Etat des lieux en pays brestois", in: "Géographie des odeurs" (sous la dir. de Robert

- Dulau et Jean-Robert Pitte), l'Harmattan, coll. Géographie et cultures, Paris, 1998, pp. 221, 225 et 227.
- (46) **Vincent Moriniaux**, "Les odeurs de levure dans la ville de Maisons-Alfort ", in: "Géographie des odeurs " (sous la dir. de Robert Dulau et Jean-Robert Pitte), l'Harmattan, coll. Géographie et cultures, Paris, 1998, pp. 159-161.
(précisons que l'usine "Fould-Springer possède le leadership mondial dans le domaine des protéines de levure qui servent à aromatiser les bouillons, les potages et les plats cuisinés. Mais c'est surtout 15 ha d'usine en plein centre ville, 5 fermenteurs de 300 m³, 8 bacs de stockage des crèmes de levure et une odeur pestilentielle qui se répand sur la ville, aux abords directs de l'usine et dans certains quartiers", idem p. 159.)
- (47) **Louis Marrou, Philippe Guerry, Michèle Jean-Bart, Fabrice Lartigou**, "Pour une géographie des odeurs à La Rochelle", in: "Géographie des odeurs " (sous la dir. de Robert Dulau et Jean-Robert Pitte), l'Harmattan, coll. Géographie et cultures, Paris, 1998, pp. 237 et 246.
- (48) **Sophie Duquet**, 22 ans, (étudiante de 5ème année à l'institut Supérieur d'Architecture Victor Horta, Bruxelles, février 1996.)
- (49) **Chantal Cornil**, propos recueillis en 1996 par M.C.
- (50) **Y**, in **Suzel Balez**, "Les ambiances olfactives dans l'environnement construit", Tome II: corps d'anecdotes, p. 81, DEA Ambiances architecturales et urbaines, CRESSON, Grenoble, 1996.
- (51) **Marc Crunelle**
- (52) **José Cardoso Pires**, "Lisbonne, Livre de bord", Gallimard, coll. Arcades, Paris, 1998, p.14.

QUARTIERS et RUES

- (53) **Geneviève D'Haucourt**, "La vie au Moyen Age", Presses Universitaires de France, coll. Que sais-je ? n°132, Paris, 1948, pp. 34 et 64.
- (54) cité in: **Docteur Cabanès**, "Moeurs intimes du passé", première série, chap. La propreté de la maison, Albin Michel, Paris, 1958, pp. 378-379.
- (55) **Louis Sébastien Mercier**, "Tableau de Paris" (1785), Robert Laffont, coll. Bouquins, Paris, 1990, p. 184.
- (56) **Louis Sébastien Mercier**, "Tableau de Paris" (1785), Robert Laffont, coll. Bouquins, Paris, 1990, p. 302.
- (57) **William Beckford**, "Journal intime au Portugal et en Espagne, 1787-1788", Librairie José Corti, Paris, 1986, pp. 69-70 (traduction Roger Kann) – La Patriarcale ou église patriarcale était alors S. Vicente da Fora (Saint-Vincent-hors-les-murs).
- (58) **Pierre Chauvet**, "Essai sur la propreté de Paris, 1797", cité par Alain Corbin, "Le miasme et la jonquille", Flammarion, coll. Champs, Paris, 1986, p. 31.
- (59) **John Ruskin**, "Les matins à Florence", Librairie Renouard - H. Laurens édit., Paris, 1906, pp. 185-186. ("Mornings in Florence", publié en 1875, traduit par Eugénie Nypels)
- (60) **Angelo Maria Ripellino**, "Prague magique", Plon, coll. Terre Humaine/poche, Paris, 1993, passim.
- (61) **Georges Duhamel**, "Le notaire du Havre", Mercure de France, Paris, 1933.
- (62) **André Suarès**, "Le voyage du Condottière, I, vers Venise", Granit, Poche biblio, n°3259, Paris, 1984, pp. 40-41 (texte paru en 1910)
- (63) **Georges Cain**, "Le long des Rues", Flammarion, Paris, circa 1912, pp. 64-69.
- (64) **Julien Green**, "Paris", Champ Vallon, coll. Points Essais n°199, Paris, 1983, p. 39.
- (65) **Georges Simenon**, (70 ans en 1973), "Mes dictées : un homme comme un autre", Presses de la cité, coll. omnibus, Paris, 1993, p. 456.
- (66) **André Suarès**, "Le voyage du Condottière. III. Sienne la bien-aimée", Granit, Le Livre de

Poche biblio, n°3259, Paris, 1984, p. 474 (texte paru en 1932). Il faut préciser que Suarès fit, entre 1895 et 1928, 5 voyages en Italie et que les descriptions de villes rassemblent des écrits de diverses époques. Aussi, cet aspect de Sienna est peut-être antérieur à 1928.

- (67) **André Suarès**, "Le voyage du Condottière. III. Sienna la bien-aimée", Granit, Le Livre de Poche biblio, n°3259, Paris, 1984, p. 449
- (68) **Antoine Malaise**, in: "souvenir d'un vieil Anderlechtois": propos recueillis par Frédéric Leroy en juillet 1994, non publié (A. Malaise était alors âgé de 75 ans).
- (69) **Julien Gracq**, "Carnets du grand chemin", José Corti, Paris, 1992, pp. 150-151.
- (70) **Robert Dulau**, "Exploration du champ du senti à Pondichéry", in: "Géographie des odeurs" (sous la dir. de Robert Dulau et Jean-Robert Pitte), l'Harmattan, coll. Géographie et cultures, Paris, 1998, p. 82.
- (71) **Paul Guerlus**, 66 ans, propos recueillis en décembre 1995.
- (72) **Léon Crunelle**, 71 ans - propos recueillis en janvier 1995.
- (73) **José Crunelle**, 70 ans - propos recueillis en janvier 1995.
- (74) **Pascuale Gagliazzo** 83 ans - propos recueillis en février 1995.
- (75) **Julien Gracq**, "Carnets du grand chemin", José Corti, Paris, 1992, p. 109.
- (76) **Julien Gracq**, "Carnets du grand chemin", José Corti, Paris, 1992, p. 115.
- (77) **Jacques Schlienger** interviewé par Jacqueline Blanc-Mouchet dans "Odeurs, essence d'un sens", Autrement n°92, septembre 1987, p. 166.
- (78) **Jean-Michel Palmier**, "Retour à Berlin", Petite Bibliothèque Payot/Voyageurs, Paris, 1997, p. 23.
- (79) **Marc Vanesse**, in: Eco-Soir, journal "Le Soir", 24 sept 1993, p. 8.
- (80) **Marc Crunelle**, lettre personnelle à Geneviève Declève, fin 1994.

- (81) **Sophie Lignon-Darmaillac**, "L'Alcazar et l'encens, géographie des odeurs sévillanes", in: "Géographie des odeurs" (sous la dir. de Robert Dulau et Jean-Robert Pitte), l'Harmattan, coll. Géographie et cultures, Paris, 1998, p. 213.
- (82) **Jean Clair**, "Le voyageur égoïste", Payot & Rivage, Petite Bibliothèque Payot / Voyageurs, Paris, 1999, pp. 262 & 264.

LIEUX - INTERIEURS

- (83) **Geneviève D'Haucourt**, "La vie au Moyen Age", Presses Universitaires de France, coll. Que sais-je ? n°132, Paris, 1948, p. 34 et p. 32.
- (84) **William Beckford**, "Journal intime au Portugal et en Espagne, 1787-1788", Librairie José Corti, Paris, 1986, p. 107. (traduction Roger Kann)
- (85) **Bory de Saint Vincent**, "Musée des familles", t.I, 1834, in: Alain Corbin, "Le miasme et la jonquille", Flammarion, coll. Champs, Paris, 1986, p. 223.
- (86) **Théophile Gautier**, "Voyage en Espagne", Bibliothèque Charpentier, Fasquelle Editeurs, Paris, 1933, pp. 38 et 105.
- (87) **Stefan Zweig**, "Le monde d'hier, souvenirs d'un Européen", Albin Michel, Paris, 1948, pp. 49-50.
- (88) **Valéry Larbaud**, "A.O. Barnabooth", p. 338.
- (89) **Jules Huret**, "En Allemagne: la Bavière et la Saxe", Eugène Fasquelle, Paris, 1916, pp. 42-43.
- (90) idem, pp. 230-231.
- (91) idem, p. 208.
- (92) **Georges Simenon**, (72 ans en 1975), "Mes dictées : vent du nord, vent du sud", Presses de la cité, coll. omnibus, Paris, 1993, pp. 893-894.
- (93) **Georges Simenon**, (72 ans en 1975), "Mes dictées : un banc au soleil", Presses de la cité, coll. omnibus, Paris, 1993, p. 958.
- (94) **Georges Simenon**, (70 ans en 1973), "Mes dic-

- tées : un homme comme un autre”, Presses de la cité, coll. omnibus, Paris, 1993, p. 440.
- (95) **Boba’No** : Françoise, François, Edouard : amateurs d’art, “La peinture en trompe-nez”, in : “Odeurs, essence d’un sens “, Autrement n°92, septembre 1987, p. 203.
- (96) **Jean Cayrol**, “ De l’espace humain“, Seuil, paris, 1968, p. 22.
- (97) **Lawrence Durrell**, “Vénus et la mer”, Buchet/Chastel, Livre de Poche n°3514, Paris, 1962, p. 52.
- (98) **Jacques Lacarrière**, “L’été grec, une Grèce quotidienne de 4000 ans“, Plon, coll. Terres humaines, Paris, 1975, pp. 57-58.
- (99) **Jacques Lacarrière**, “Chemin faisant – Mille kilomètres à pied à travers la France“, Petite Bibliothèque Payot/Voyageurs 97, Paris, 1992, P 37.

EN GUISE DE FIN

- (100) **Jacques Lacarrière**, “L’été grec, une Grèce quotidienne de 4000 ans“, Plon, coll. Terres humaines, Paris, 1975, p. 164.

VOCABULAIRE

- (101) **Paul Faure**, “Parfums et aromates de l’Antiquité“, Fayard, coll. Pluriel n° 8799, Paris, 1987, p. 12.